Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte

Band: 36 (1986)

Heft: 4

Bibliographie: Anzeigen = Notes bibliographiques

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ANZEIGEN - NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

SCHWEIZERGESCHICHTE - HISTOIRE SUISSE

Le diocèse de Genève-Annecy. Sous la direction de HENRI BAUD. Paris, Beauchesne, 1985. 331 p. (Histoire des diocèses de France, 19).

Cette monographie, selon l'esprit de la collection, concerne le territoire du diocèse actuel d'Annecy, érigé en 1822, mais le rôle du siège cathédral que fut Genève jusqu'à la Réforme n'y est pas négligé. L'évocation de son origine par exemple s'appuie sur les découvertes archéologiques genevoises les plus récentes. Quant au bilan que L. Binz tire de la situation ecclésiale et religieuse du diocèse à la fin du Moyen Age, il constitue un des points forts de l'ouvrage où se remarque l'apport de l'école historique genevoise. Il est principalement fondé sur les analyses des procès-verbaux des visites pastorales qui jalonnent le XVe siècle. Avec la césure de 1536, l'évolution du diocèse s'inscrit dans les perspectives du modèle tridentin qui en fait un barrage dressé contre la Genève protestante. L'action du clergé favorable au rattachement à la France en 1860 en est encore un effet selon R. Guichonnet qui signe également un excellent aperçu du XIXe siècle.

Fribourg *Francis Python*

Archives Jean Capodistrias. Tome IV. *La Mission de Capodistrias en Suisse (1813-1814).* Par MICHELLE BOUVIER-BRON. Corfou, Société d'études corfiotes, 1984. 445 p. (Collection de textes historiques).

On sait l'importance des années 1813-1816 dans l'histoire de notre politique extérieure, l'influence alors exercée par les grandes puissances sur notre destin national. Les historiens se sont largement penchés sur cette période, à commencer par William Martin à qui l'on doit un ouvrage capital, *La Suisse et l'Europe 1813-1814,* publié à Lausanne en 1931. Plus près de nous, il faut mentionner les *Mémoires du landamman Monod pour servir à l'histoire de la Suisse en 1815,* (Berne 1975), publiés par Jean-Charles Biaudet avec la collaboration de Marie-Claude Jequier; avec Françoise Nicod, J.-Ch. Biaudet a encore publié la *Correspondance de Frédéric-César de La Harpe et Alexandre Ier*, (Neuchâtel 1978-1980), dont les tomes II et III couvrent la période en question. D'ores et déjà on peut dire que l'ouvrage de l'historienne genevoise Michelle Bouvier-Bron ajoute un nouveau fleuron à cette série de publications de sources majeures.

Son but était double: d'une part rassembler, dans la mesure du possible, tous les documents autographes, ainsi que les copies de lettres ou de notes de Jean Capo d'Istria relatifs à sa mission en Suisse, de novembre 1813 à octobre 1814; d'autre part publier ces textes en les situant dans leur contexte historique. D'où la division de l'ouvrage en deux parties. Les documents autographes sont reproduits, numérotés de 1 à 83 et suivis d'un résumé en grec, dans la seconde partie. Les copies de lettres ou de notes prennent place dans la première partie, qui est un commentaire continu et constitue en quelque sorte l'épine dorsale de l'ouvrage. Les Archives fédérales de Berne ont fourni près d'un tiers des pièces autographes, les Fonds Monod et La Harpe de la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne un autre tiers, le

dernier tiers provient d'archives cantonales ou de collections privées. Quant aux copies, elles émanent essentiellement des archives cantonales, plus particulièrement de celles de Genève, Fribourg et Vaud. Un sondage portant sur le canton de Fribourg nous a permis de constater l'ampleur et le sérieux du dépouillement effectué, quelques points de détails mis à part. Deux index (personnes et lieux) aident à s'y retrouver dans cette masse documentaire, tout au plus peut-on regretter l'absence d'une table des matières qui eût repris par exemple les sous-titres en caractères gras de la première partie.

Les historiens disposent ainsi d'un nouveau recueil de quelque trois cents documents non publiés, hormis un petit nombre déjà reproduits dans les ouvrages cités plus haut. Il leur appartiendra de les exploiter et une première lecture laisse déjà apercevoir le profit qu'on peut en tirer pour mieux éclairer les motivations des diplomaties parallèles ou occultes, les divergences d'intérêts entre les grandes puissances comme entre les cantons, les problèmes des pays «libérés», tel Genève. L'étude de Michelle Bouvier-Bron qui constitue la première partie offre à cet égard une première approche, ou plutôt un fil conducteur précieux. En fin de parcours, l'historienne genevoise bute inévitablement sur le problème du libéralisme de Capo d'Istria, ce ministre novateur, favorable aux nouveaux cantons, mais plus proche par son éducation et ses origines d'un Pictet de Rochemont que d'un Henri Monod, et derrière lequel se profile la figure contradictoire du tsar Alexandre Ier. L'auteur n'en rend pas moins hommage à l'esprit de conciliation, à l'opiniâtreté et à la souplesse de ce diplomate qui joua un rôle clé dans l'élaboration du Pacte fédéral de 1815.

Belfaux *Marius Michaud*

URSI BLOSSER, FRANZISKA GERSTER, *Töchter der guten Gesellschaft. Frauenrolle und Mädchenerziehung im schweizerischen Grossbürgertum um 1900.* Zürich, Chronos Verlag für Geschichte, 1985. 342 S., Abb.

In der von Prof. Rudolf Braun betreuten Zürcher Dissertation wird der Versuch unternommen, die am Ende des 19. Jahrhunderts bereits zu einem starren Verhaltenskodex verfestigte Rollenzuschreibung mit der Lebenswirklichkeit grossbürgerlicher Mädchen und Frauen zu konfrontieren. Dementsprechend ist die Untersuchung gegliedert: In einem ersten Teil wird anhand der gängigen theoretischen Literatur die bürgerliche Frauenrolle in Familie und Gesellschaft umrissen, in einem zweiten Teil die Erziehung und Erfahrung von heranwachsenden Mädchen an konkreten Beispielen verfolgt. Hier zeigt sich denn auch die Problematik des gewählten Vorgehens. Jeder, der sich mit der Geschichte von Frauen befasst, weiss um die im Vergleich zur männlichen Selbstdokumentation schlechte Quellenlage. Die Verfasserinnen haben zwar Autobiographien oder Briefe und Tagebücher von rund 30 zwischen 1865 und 1900 geborenen Frauen zusammengebracht, was an sich eine Leistung darstellt. Gemessen am Anspruch, die Sozialisation im schweizerischen Grossbürgertum darzustellen, sind diese Belege jedoch kaum repräsentativ. Sie stammen im wesentlichen aus den Städten Basel, Zürich, Winterthur und St. Gallen, wobei zudem nicht klar ersichtlich wird, nach welchen Kriterien jeweils die Schicht ausgegrenzt ist, die zur «guten Gesellschaft» gezählt wird. Sollte sich die Untersuchung tatsächlich auf die «protestantische Deutschschweiz» beziehen, wie die Verfasserinnen (S. 293) angeben, so wäre zumindest ein Vergleich mit dem ländlichen Unternehmertum geraten gewesen, etwa durch Beizug der Dissertation über die Glarner Unternehmer von S. Oberhänsli (1980). So bleibt zum Schluss – trotz der illustrativen Qualitäten der Arbeit – die Frage offen, inwiefern die geschilderten Sozialisa-

tionsmuster lokalen Traditionen folgten und ob sich eine spezifisch deutschschweizerische Ausformung des bürgerlichen Geschlechterdualismus nachweisen lasse.

Bremgarten/Bern *Beatrix Mesmer*

ERNST ZIEGLER und JOST HOCHULI, *Hefte zur Paläographie des 13. bis 20. Jahrhunderts aus dem Stadtarchiv (Vadiana) St. Gallen.* Heft 1: *13. Jh.,* Heft 2: *14. Jh.* Rorschach, E. Löpfe-Benz, 1985. 31 und 23 S.

Das Bedürfnis, die in den letzten 50 Jahren ausser Gebrauch gekommene «deutsche Schrift» zu erlernen, ist gross. Schriftlesekurse für Laien, welche der St. Galler Stadtarchivar Ernst Ziegler seit 1975 erteilt, haben bisher rund 200 Teilnehmer gefunden. Aus seinem Unterricht sind die acht «Schulhefte» herausgewachsen, von denen die ersten beiden hier anzuzeigen sind. Sie beschränken sich mit zwei Ausnahmen auf deutschsprachige Texte in deutlicher Schrift. Hervorzuheben ist die Qualität der Publikation: Die 8–10 Dokumente jedes Heftes sind fast ausnahmslos in natürlicher Grösse abgebildet und gestochen scharf, eine zweite Farbe deutet Ton und Struktur der Vorlagen an. Zu jedem Stück werden zeilengetreue Transkription, knappe Wort- und Sacherklärungen sowie Literaturangaben geboten. Im 1. Heft skizziert Jost Hochuli die Geschichte der lateinischen Schrift bis zum 16. Jahrhundert. Die Hefte empfehlen sich als Einstieg in das Lesen von Archivalien, und es ist zu hoffen, dass die weiteren Teile bald verfügbar werden.

Basel *Martin Steinmann*

MAX WAIBEL, *Die volkstümliche Überlieferung in der Walserkolonie Macugnaga (Provinz Novara).* Basel, Krebs, 1985. 264 S., Abb., Karten (Schriften der Schweiz. Gesellschaft für Volkskunde, Bd. 70).

Kernstück der von Paul Zinsli angeregten Berner Dissertation ist das sorgfältig edierte und kommentierte walserische Erzählgut aus Macugnaga *(Makanaa),* der alpinen Walsersiedlung am Ostfuss des Monte Rosa, die im 13./14. Jahrhundert vom Saastal aus über den Moropass als Ausbausiedling entstanden war. Allein schon die Aufnahme der Erzählungen (Nrn. 1–332), der Schwänke und Märchen, der Witze, Rätsel und Spottsprüche, der Sprichwörter und Redensarten (Nrn. 333–526) – mundartlich transkribiert und ins Deutsche übertragen – kommt einer Rettungsaktion in letzter Stunde gleich, zumal das *Makanaatitsch* heute kaum mehr von einem Zehntel der Einwohner gesprochen wird und der Romanisierungsprozess, gefördert von Schule, Kirche und dem in den letzten Jahren aufblühenden Fremdenverkehr, stetig fortschreitet. Durch die stark historisch geprägte Betrachtungsweise des Sprach- und Volkskundlers Max Waibel gewinnt der Leser einen einmaligen Einblick in die Entfaltung und Auflösung der volkstümlich-mythischen Überlieferung und in den Sprach- und Kulturwandel Macugnagas unter dem Diktat wirtschaftlicher Veränderungen seit dem 19. Jahrhundert. Die sorgfältige Ausstattung des Buches umfasst neben einem ausführlichen Wörterverzeichnis auch einprägsame Aufnahmen der Weilersiedlung und einiger Gewährsleute.

Bern *Anne-Marie Dubler*

FRITZ HÄSLER, *Hilterfingen und Hünibach in Vergangenheit und Gegenwart.* Bern, Haupt, 1985. 124 S., 89 Abb. (Berner Heimatbücher 135).

HANS HENZI u.a., *Herzogenbuchsee.* Bern, Haupt, 1985. 108 S., Abb. (Berner Heimatbücher 136).

Die beiden Heimatbücher stellen zwei ziemlich verschiedene Ortschaften vor: Herzogenbuchsee, das sich vom grossen Bauerndorf zum bedeutenden Industrieort verwandelt hat, und Hilterfingen, einst ein Fischer- und Weinbauerndorf, heute beliebter Wohn- und Ferienort am Thunersee. Beide Werke sind historisch und heimatkundlich, Herzogenbuchsee mit guter zeitgeschichtlicher Komponente.

Bern *Gwer Reichen*

Zürcher Dokumente. Texte und Bilder aus dem Staatsarchiv. Hg. vom Staatsarchiv des Kantons Zürich. Zürich, Orell Füssli, 1984, 140 S., Abb.

In diesem Band sind etwa sechzig Dokumente aller Art aus dem Zürcher Staatsarchiv im Bild wiedergegeben. Beigefügt sind jedem von diesen eine Einführung, Hinweise auf weiterführende Literatur sowie bei handschriftlichen Originalen – welche die grosse Mehrheit bilden – eine Transskription. Zeitlich reicht das Spektrum von der Urkunde Ludwigs des Deutschen für das Kloster Rheinau aus dem Jahr 852 – freilich eine Fälschung – bis zur Zwischenkriegszeit, sachlich von Urkunden über Missive, Ratsbeschlüsse, Pläne, Schuldbriefe bis zu den ersten Zeitungen und Fabrikreglementen. Der nicht pompös, aber gediegen ausgestattete Band verschafft dem Laien einen wertvollen Einblick in die Reichhaltigkeit und Vielgestaltigkeit eines Staatsarchivs, während er den Fachmann einerseits an Bekanntes erinnert, anderseits aber auch mit eigentlichen Trouvaillen konfrontiert, die zu neuen Forschungen reizen. Er eignet sich auch ausgezeichnet zu ersten paläographischen Übungen, etwa mit Studenten oder auch Mittelschülern. Kurzum: Hier hat eine öffentliche Institution «Public Relations» im besten Sinne des Wortes betrieben.

Zürich *Helmut Meyer*

HANS SCHWEIZER-ITEN, *One Hundred Years of the Swiss Club and the Swiss Community of Singapore 1871–1971.* Singapore, Swiss Club, 1983. 453 p. Ill.

Die Herausgabe dieses Werkes darf als ein «Ereignis» gewertet werden. Auf den ersten Blick mag es scheinen, als handle es sich um eine Vereinsgeschichte im Gewande einer Jubiläumsschrift. Schaut man näher zu, erkennt man, dass der Autor, der sich allzu bescheiden als Amateur-Historiker bezeichnet, eine staunenswerte Arbeit geleistet hat. Das Buch hat schon eine eigene Geschichte. 1925 erschien in Singapore zur Erinnerung an die 1871 erfolgte Gründung des Schweizer Schützenvereins eine kurze Club-Geschichte, «Singapore, die Schweizer und ihr Club». Zur Feier des hundertjährigen Bestehens des Clubs nahm sich der Verfasser vor, die Club-Geschichte zu erweitern zu einer Geschichte der Schweizer Kolonie insgesamt, in der Form, wie er selbst schreibt, von «kurzen Biographien von soviel Schweizern wie möglich, über Details ihrer Arbeit und der Firmen, denen sie dienten und dazu als Hintergrund etwas über die Geschehnisse ihrer Zeit als ein Beitrag zur Geschichte von Singapore».

In der Zwischenzeit war aus dem Schützenverein ein Swiss Club geworden, die Mitgliedschaft wurde ausgedehnt, schliesslich konnten Nicht-Schweizer in gleicher Zahl wie Schweizer dem Club beitreten. Das entsprach der geistigen und moralischen Situation. Der Autor, selbst führend beteiligt an dieser Erneuerung oder Umgestaltung, spricht von «new epoch» (die 20er Jahre!) und von einer jüngeren Gene-

ration. Die Idee des Clubs als «Schützenverein» basierte auf der Schiesspflicht-Tradition der Armee-Angehörigen (und man übte mit aus der Schweiz bezogenen Gewehren). Dieses Konzept einer Vereinigung schien einer jungen Generation nicht mehr sinnvoll: der Club sollte für die Schweizer eine Heimstatt und für die Freunde der Schweizer ein Treffpunkt werden. So verwundert es nicht, wenn wir erfahren, dass die Einweihung des Neubaus des Club-Hauses vom Chief-Justice von Singapore vorgenommen wurde, dass man beschloss, die Statuten ins Englische zu übersetzen, und dass Schweizer das vorliegende Werk selbst aus dem Deutschen ins Englische übersetzt und es in Singapore verlegt hat.

Eine Bewährungsprobe für die Kolonie war die Zeit des Zweiten Weltkrieges, als dieser sich zum Krieg im Pazifik ausweitete (1941–1945). Den Verhältnissen der Kolonie in dieser Zeit widmet der Autor eine metikulöse Beschreibung. Er selbst war wohl auch die prominenteste Person, da er der Delegierte des IKRK war.

Der Verfasser spricht nicht mit besonderem Lob vom Verhalten der Schweizer-Kolonie in der Frage der Evakuation beim Einbrechen der Japaner. Die Dänen konnten sich einigen, rechtzeitig in ein Lager aufs Land zu gehen, während man unter Schweizern zu keiner Lösung kam.

Dann enthält das Buch praktisch die Geschichte sämtlicher Schweizer Firmen und ihrer Leiter und Angestellten. Wer zu diesen Firmen eine Beziehung hat, wird mit grösstem Gewinn dieses Buch konsultieren. Die Bedeutung des Orient- und Ostasienhandels für die Schweiz (insbesondere auch für den Kanton Zürich) kann kaum überschätzt werden. Aus Textilkleinimporteuren wurden Welthandelsunternehmen und auch bedeutende Industriefirmen. Das Werk von H. Schweizer ist nicht nur ein Beitrag zur Geschichte der Fünften Schweiz (der «Auslandschweizer»), es mündet aus in das, was jetzt als «sechste Schweiz» bezeichnet wird: die Schweiz der Schweizer Unternehmen im Ausland (Handel-, Industrie und Dienstleistungsbetriebe). Es ist ein Geschichtsbuch wie auch ein Lexikon. Dank einer unvorstellbaren Kleinarbeit, der Sammlung und Kontrolle von Informationen betreffend die Singapore-Schweizer als Kollektiv wie auch als Einzelpersonen, einsehbar in einem Index mit allen denkbaren Titeln, ist das Buch zu einem Standardwerk geworden.

Zürich *Max Silberschmidt*

JAMES MURRAY LUCK, *History of Switzerland. The first hundred thousand years: before the beginnings to the days of the present.* Palo Alto, California, Society for Promotion of Science and Scholarship Inc., 1985. 885 S., Abb., Tab.

Der Verfasser J. Murray Luck ist emeritierter Professor für Chemie an der Universität Stanford in Kalifornien, und dennoch darf man betonen, dass Luck ein brillanter Kenner der Schweizer Geschichte und der Schweizer ist. Nicht nur war der Verfasser von 1962 bis 1964 Wissenschaftsattaché in Bern, sondern er hat sich jahrzehntelang mit der Schweiz beschäftigt, und dies spürt der Leser auf jeder Seite seiner Schweizergeschichte. Das Buch trägt den zukunftsfreudigen Untertitel «Die ersten 100 000 Jahre» und ist wesentlich mehr als ein traditionelles Nur-Geschichts-Werk, denn weitere Aspekte wie Gesundheit, Ernährung, Freizeit, Frauen usw. sind nicht nur für das 20. Jahrhundert ausführlich berücksichtigt. Dennoch liegt ein Schwerpunkt der Untersuchung auf der Zeit nach 1848, vorgestellt auf den Seiten 387–834.

Die Gliederung des Buches ist sehr benutzerfreundlich. Auf die Kapitelsüberschrift folgt ein Untertitel, ein Regest mit näheren Angaben. Die einzelnen Zwischentitel sind ebenfalls sehr informativ gestaltet. Fettgedruckte Ziffern im Text beziehen sich auf das ausführliche Schriftenverzeichnis am Schluss des Werkes; die

Anmerkungen am Schluss jedes Kapitels sind sehr detailliert, u.a. mit viel statistischem Material ausgestattet. Nicht zu vergessen sind 80 Bildseiten mit oft mehreren Wiedergaben, ferner einige Karten und Stammbäume.

Der Verfasser versteht es, grossartig formulierte Übersichten mit einer Detailfülle zu untermauern, die man in andern Büchern eher vermisst. Wenn wir den Haupttitel «Law and Order» lesen, so gliedert sich dieser in zehn Untertitel, wovon der für «Disorder an Illegalities» 18 Fälle für die Zeit von 1969–1983 auflistet. Zitieren wir die Unterteilung des Subkapitels «Banking», um die Fülle der Darstellung aufzuzeigen: Number of Banks, Assets, Size Comparisons, Foreign Business, Securities Transactions, the Big Three, Comparison with the USA Banking System, the Swiss National Bank, the Federal Reserve System of the USA, the Swiss National Bank and the Banking Law, Interest Rates, Swiss Banks in the USA, other Foreign Banks in the USA, the Bank for International Settlements, the International Monetary Fund, Swiss Bank Secrecy, the Chiasso Affair, the Pinkas Affair, the Telex Swindle, the People's Temple, the Citybank Case, the Iranian Case, Fiduciary Accounts, Growth Limitations, the Swiss Banks vis-à-vis South Africa, Propping up the Dollar, Notes and Comments.

Das Buch von J. Murray Luck besticht dank seiner Akribie und wird wohl für viele Jahre für das englische Sprachgebiet das Standard-Werk zur Schweizergeschichte bleiben.

Zürich *Boris Schneider*

Cinq siècles de relations franco-suisses. Hommage à Louis-Edouard Roulet. Neuchâtel, Editions de la Baconnière, 1984. 359 p. (Coll. *Le passé présent. Etudes et documents d'histoire).*

Parmi les nombreuses activités scientifiques du professeur Louis-Edouard Roulet, personnalité bien connue de la communauté des historiens en Suisse et à l'étranger, figure la coordination des travaux entrepris dans le cadre du *Centre d'études historiques sur les relations franco-suisses* de l'université de Neuchâtel, fondé en 1975 par Louis-Edouard Roulet lui-même. Et c'est cet aspect de l'œuvre du professeur Roulet qui est au cœur du riche volume de mélanges qui lui sont offerts.

L'ouvrage, préfacé par l'ancien conseiller fédéral Georges-André Chevallaz, comprend une biographie du récipiendaire, sa bibliographie, une *tabula gratulatoria* et 26 contributions, issues de la plume de collègues, d'amis ou d'élèves suisses et français. La structure de l'ouvrage est chronologique (I. Du Moyen Age à la fin de l'Ancien Régime; II. De la Révolution à la Seconde Guerre mondiale; III. L'époque contemporaine). La nature multiforme des relations franco-suisses sur une si longue période se reflète dans le large éventail des approches, dont la diversité illustre bien la variété des intérêts du professeur Roulet.

L'approche politique et diplomatique domine: 10 contributions, parmi lesquelles on relèvera, pour l'Ancien Régime, la riche notice de Georges Livet sur l'intérêt des *Instructions aux Ambassadeurs* de France. Sur un plan régional, la correspondance entre Neuchâtel et l'intendant de Franche-Comté au XVIIIe siècle est précisément étudiée par Maurice Gresset. Pour le XIXe siècle, Albert Schoop, sur la base des archives Lardy, apporte une fort intéressante contribution sur la vision de la Commune de 1871 par la Légation suisse de Paris. Pour l'époque contemporaine, c'est surtout la période 1939–1945 qui est abordée par Edgar Bonjour, Oscar Gauye et Henri Michel, alors que l'ancien conseiller fédéral Max Petitpierre étudie la mission de Carl J. Burckhardt à Paris au lendemain de la Seconde Guerre mondiale.

Les aspects économiques, et surtout le commerce et les voies de communication,

constituent le second grand thème (9 contributions). Il s'agit des relations commerciales avec la Bourgogne au Moyen Age (Henri Dubois, Jean Richard) ou du rôle des Grisons dans les communications entre la France et Venise au milieu du XVIe siècle. (Rémy Scheurer). Les implications commerciales des années révolutionnaires 1793–1794 sont évoquées par Philippe Gern, tandis que François Jequier donne un bon exemple de collaboration industrielle franco-suisse au XXe siècle (Jaeger-Le Coultre). Enfin les souvenirs du ministre Gérard F. Bauer apportent un témoignage précieux sur la participation helvétique à la reconstruction économique européenne après la Seconde Guerre mondiale.

Parmi les autres orientations de l'ouvrage (influence culturelle et religieuse, mercenariat) on soulignera d'abord le grand intérêt de l'étude brève mais fouillée de Gabrielle Berthoud sur les prédicants français à Neuchâtel de 1530 à 1563 (avec liste); ensuite la contribution très suggestive d'André Corvisier sur le domaine de recherche sans doute riche d'avenir qu'est le mercenariat helvétique au service de la France. Hors catégories, signalons enfin les réflexions de Roland Ruffieux sur le changement et l'innovation dans la Suisse des années 1945–1970.

Neuchâtel *Philippe Henry*

ALLGEMEINE GESCHICHTE – HISTOIRE GÉNÉRALE

JOHANNES LEHMANN, *Moses. Religionsstifter und Befreier Israels.* München, Heyne, 1985. 319 S., Abb.

Gestützt auf Berichte des Alten Testaments, auf jüdische Sagen, die Geschichtsschreibung des Altertums und auf die Ergebnisse der neuesten historischen Forschung untersucht Lehmann die historische Figur des Moses. Dies ist wegen vieler Widersprüche äusserst schwierig, wobei der Autor auf spannende Art und Weise die Zeitumstände darstellt und viele Fragen zu klären versucht, so die Frage nach den Umständen des Exodus, die Urform der Zehn Gebote und die Frage nach den Quellen der neuen monotheistischen Religion.

Schwachstelle dieses populärwissenschaftlichen Buches sind die Anmerkungen, auf die nicht durch im Text enthaltene Zahlen hingewiesen wird, so dass das Ganze unübersichtlich wird, wobei einige nötige Quellenhinweise (Zitate) fehlen.

Welschenrohr *Urban Fink*

GEROLD WALSER, *Hellas und Iran. Studien zu den griechisch-persischen Beziehungen vor Alexander.* Darmstadt, Wiss. Buchgesellschaft, 1984. 141 S. (Erträge der Forschung, Bd. 209).

Gerold Walser, Autor bekannter Studien und Aufsätze zum Problem der Beziehungen zwischen Griechen und Persern (Die Völkerschaften auf den Reliefs von Persepolis, Berlin 1966; Griechen am Hofe des Grosskönigs, Festgabe Hans von Greyerz, Bern 1967, S. 189–202), zeichnet in fünfzehn Kapiteln das Verhältnis zwischen diesen beiden Völkern vom sechsten bis zum vierten Jahrhundert v. Chr. nach. Bekannt ist seine zweifellos zutreffende Hypothese, dass nicht von einem na-

tionalen Gegensatz zwischen Griechen und Persern gesprochen werden könne, sondern dass sich viele Griechen auch in den Zeiten der grossen Konflikte mit den Persern am Hofe des Perserkönigs oder im Dienste der Perser befanden. Der in der älteren Forschung als national eingestufte Gegensatz und das damit zusammenhängende abwertende Bild der Perser als Barbaren ist nach der Meinung des Autors vor allem in der Literatur des mittleren fünften Jahrhunderts entstanden. Gemäss der Anlage der ganzen Reihe wird bei jedem Kapitel die Entwicklung der Forschung nachgezeichnet, wobei der Autor meist bei den älteren deutschen Forschern einsetzt, die – ihrer Zeit gemäss – den oben angesprochenen nationalen Gegensatz zu konstruieren versuchten. Der schmale Band wird so zugleich zu einer Einführung in ein Stück Forschungsgeschichte.

Aarau/Bern *Regula Frei-Stolba*

HERBERT GRASSL, *Sozialökonomische Vorstellungen in der kaiserzeitlichen griechischen Literatur (1.–3. Jh. n. Chr.).* Wiesbaden, Steiner, 1982. 231 S. (Historia, Einzelschriften Heft 42).

Der Autor nennt sein interessantes und wichtiges Buch bescheiden «eine Vorarbeit für die Neukonzeption einer Sozial- und Wirtschaftsgeschichte der römischen Kaiserzeit» (Einleitung, S. 2f.); was er bietet, ist aber sehr viel mehr, nämlich eine nach sechs Fragestellungen differenzierte Sammlung von Äusserungen und Gedankengängen der kaiserzeitlichen griechischen Schriftsteller zu ökonomischen Problemen im weitesten Sinn. Völlig zu Recht stellt Grassl die Quellenaussagen in den Vordergrund seiner Betrachtungen und füllt damit eine Lücke in der modernen wissenschaftlichen Diskussion. Die Fragestellungen und Problemkreise, in die der Autor die Äusserungen der Schriftsteller einreiht, sind nun weniger die der Antike als die der heutigen Zeit. So werden in einem ersten Kapitel die Finanz- und Wirtschaftsprobleme der Poleis, der immer noch recht selbständigen griechischen Stadtstaaten im römischen Reich, behandelt; dann steht das von modernen Autoren oft stark diskutierte Problem der aussenwirtschaftlichen Verflechtung des Reiches zur Diskussion, wo etwa die Goldzahlungen an die Barbaren zur Sicherung des Friedens unter ökonomischen Gesichtspunkten betrachtet werden. Weiter folgen Probleme der Bevölkerungsentwicklung, der Sozialpolitik und der Wirtschaftspolitik, insbesondere die Fragen von Stabilität und Wachstum, der Löhne sowie der Wirtschaftslenkung. Der Schluss wird durch das für die antike Mentalität wichtige Problem der sozialen Differenzierung der Gesellschaft und der Bewertung der verschiedenen Tätigkeiten gebildet. Alle erwähnten Problemkreise werden nun freilich – aber dies liegt in der Absicht des Autors, der die Quellenaussagen vor allem vorstellen wollte – mehr nur referiert und weniger kommentiert. Auf diese Weise erhält man aber einen guten Einblick in die Gedankengänge antiker Autoren zu Wirtschaftsfragen, die man nicht auf den ersten Blick in dieser Literatur vermuten würde. Eine Fundgrube stellt auch das reiche Literaturverzeichnis dar.

Aarau/Bern *Regula Frei-Stolba*

Irland und Europa/Ireland and Europe. Die Kirche im Frühmittelalter, The Early Church. Hg. von PROINSEAS NI CHATHAIN und MICHAEL RICHTER. Stuttgart, Klett-Cotta, 1984. 458 S., Abb., Tab. (Veröffentlichung des Europa Zentrums Tübingen, Kulturwissenschaftliche Reihe).

Es handelt sich hier um den schriftlichen Niederschlag eines vom Europa Zentrum Tübingen 1981 in Dublin veranstalteten Kongresses, bei dem Irlandforscher

aus aller Welt der Frage nach der Eigenentwicklung der frühen irischen Kirche im Rahmen der keltischen Zivilisation nachgegangen sind. Der Band enthält 26 englisch- und 4 deutschsprachige Beiträge zu folgenden Themenkreisen: Die Entstehung der frühen irischen Kirche - Archäologie und Kunst - Kanonisches Recht und irisches Recht - Sprache und Literatur - Irland und Europa.

Niederglatt-Zürich *Magdalen Bless-Grabher*

Germania Sacra. Neue Folge, 19. Erzbistum Trier, 3. Das Stift St. Kastor in Karden an der Mosel. Bearbeitet von FERDINAND PAULY. Berlin, de Gruyter, 1986. XI/604 S., 5 Abb.

Wenige Jahre nach dem Erscheinen des zweiten Bandes der Germania Sacra für das Erzbistum Trier (vgl. Besprechung SZG 31, 1981, S. 358f.) lässt der bekannte Verfasser nun den dritten Band folgen, in dem er nach den Richtlinien der Germania Sacra die Geschichte eines weiteren, wichtigen Stiftes des Erzbistums aufarbeitet. Wie bei vielen geistlichen Institutionen in diesem Raum knüpfte auch das Stift St. Kastor in Karden an spätantike-frühmittelalterliche Traditionen an. Im römischen Vicus Karden liess sich im 4. Jahrhundert der in Trier von Bischof Maximinus (329–346) zum Priester geweihte Kastor mit Gefährten als Einsiedler nieder und wurde nach seinem Tode bei der von ihm erbauten Marienkirche beigesetzt. Auf diese Kirche könnte sich die Überlieferung beziehen, dass Bischof Magnerich († nach 587) in Karden eine Martinskirche errichtet, d.h. die ältere Kirche wiederhergestellt habe. Am Ende des 8. Jahrhunderts wurden die Gebeine Kastors von Bischof Wiomad von Trier feierlich erhoben. Damit im Zusammenhang dürfte die Errichtung einer neuen, dreischiffigen Kirche am Nordrand der Siedlung gestanden haben. Als Bauherr dieser Kirche könnte nach dem Verfasser deren vermutlicher Inhaber, die Abtei St. Martin in Trier, ebenso in Betracht kommen wie als Gründer des Stifts. Nach den Reliquientranslationen von 836 nach Dietkirchen an der Lahn und um 920 nach Steinfeld dürfte das Stift zu dieser Zeit bereits bestanden haben, obwohl es urkundlich erst 1084 erstmals erwähnt wird. Nach späteren Zeugnissen und dem um 1100 angelegten Urbar scheint das Stift vor 1100 umfangreiche Besitzteile verloren zu haben. Dennoch konnte es aber noch im 12. Jahrhundert mit einem Neubau der Stiftskirche beginnen, der die Kanoniker 1183 sogar die Einkünfte einer Präbende zuwandten. Der Neubau war erst um 1300 vollständig abgeschlossen, wurde aber bereits 1247 geweiht. Seit Beginn des 13. Jahrhunderts begann sich unterhalb des Rangs der Kapitularkanoniker eine neue Gruppe von Stiftsgeistlichkeit auszubilden, die als Plebane und Vikare wirkten. Die Statuten von 1251, die Kapitelsbeschlüsse von 1301 und 1316 sowie die Verfügungen des Trierer Erzbischofs von 1386, die sich alle in weiteren Teilen mit der Residenz der Kanoniker befassten, zeigten die Schwierigkeiten auf, die die Durchführung des Chordienstes bei Abwesenheit zahlreicher Kanoniker bereitete. Die Vikare waren deshalb notwendig, um den Chordienst zu gewährleisten.

Das Stift scheint in der Zeit niedergehender Kirchenzucht wenig gelitten zu haben, denn von durchgreifenden Reformen ist nichts bekannt. Doch wurde sein Konvent durch die Reformen im 15. Jahrhundert noch geschlossener, wie die Dekanswahlen der Jahre 1505 und 1532 beweisen, in denen Kanoniker aufgrund päpstlicher Verleihungen völlig fehlten. Nach dem Trienter Konzil wurde 1573 eine Stiftsreform durchgeführt, bei der St. Kastor als einziges Trierer Stift alle Vikarien behielt. Die Vikare selbst erhielten in allen sie betreffenden Fragen in Zukunft das Stimmrecht im Kapitel. Der gute Zustand des Stiftes hielt bis zur letzten Kapitelsitzung 1794 vor der Flucht vor den herannahenden Revolutionstruppen an. Nach einem mehrjähri-

gen, ungeklärten Rechtszustand folgte 1802 die Aufhebung des Stifts, das damals 14 Kanoniker umfasste.

Der Verfasser hat nicht nur einen eindrucksvollen Überblick über die Denkmäler des Stiftes, über dessen Archiv und die wohl nie sehr umfangreiche Bibliothek, die Statuten, das Kapitel, die Dignitäten, Ämter und sonstigen Angehörigen des Stifts gegeben, sondern auch das religiöse und geistige Leben des Stifts eingehend untersucht, so z. B. die Reliquien, Bruderschaften, den Chor- und Gottesdienst, die Stationen und Prozessionen sowie die an Universitäten als Lehrer und Studenten nachgewiesenen Kardener Kanoniker. Auch der Besitz des Stiftes wird vom Verfasser zusammengestellt. Wie bei fast allen Bänden der Germania Sacra, die sich mit geistlichen Institutionen befassen, die bis ins frühe 19. Jahrhundert bestanden haben, umfasst auch in diesem Band das Kapitel Personallisten fast die Hälfte desselben (S. 297–532). Die wohl bekanntesten Kanoniker waren Nikolaus von Kues und der durch seine Quellensammlung bekannte Notar Rudolf Losse des Trierer Erzbischofs Balduin von Luxemburg.

Der Band schliesst mit einem ausführlichen Register (S. 536–604), einer Karte zum Stiftsbesitz sowie einem Ortsplan Kardens um 1800 und einem Grundriss von Kirche und Stiftsgebäude. Leider haben die Siegel des Stiftskonventes keine Abbildung erfahren. Der Verfasser hat ein weiteres Werk zur Erschliessung der Trierer Kirchengeschichte vorgelegt, das aber darüber hinaus eine wichtige Ergänzung der Kirchengeschichte des alten Reichs bildet.

Tübingen *Immo Eberl*

KURT-ULRICH JÄSCHKE, *Die Anglonormannen.* Stuttgart, Kohlhammer, 1981. 246 S. (Kohlhammer, Urban-Taschenbücher, Bd. 334).

Der durch den Sieg des Herzogs Wilhelm von der Normandie (Schlacht von Hastings, 14. Oktober 1066) hervorgerufene Umsturz im angelsächsischen England ist schon als ein Ereignis bezeichnet worden, das «im Verhältnis christlicher Völker zueinander während des Mittelalters nicht seinesgleichen hat» (Historia Mundi, IV. Bd., S. 113, 1958). Mit Hinweis auf die «jüngere Forschung» verweist der Mediävist Jäschke (Universität Saarland) auf den Vorgang des normannischen Ausgreifens nach England «als folgerichtigen Bestandteil eines Prozesses, der vorher bereits gegenüber der Bretagne und gegenüber Maine zu Erfolgen geführt hatte und sich auch in Lehnsherrlichkeiten über Ponthieu, Flandern, Perche und Boulogne niederschlug: Den Eroberungen war jeweils das Eindringen normannischer Grosser vorausgegangen». Man bedenke auch, dass «an der Nutzung der normannischen Herrschaft über England sich Bretonen und Leute aus Maine, Angevinen und Aquitaner, Lothringer und Burgunder ‹und möglicherweise› sogar Normannen aus Apulien, Kalabrien und Sizilien» beteiligt haben.

Dieser normannischen Eroberung Englands war im späteren 9. Jahrhundert «die anscheinend willige Akzeptierung eines friedengarantierenden Grosskönigtums dänischer Provenienz vorausgegangen». Knut der Grosse war König von Dänemark, Norwegen und England (1016–1035). Ein Nordseeküsten-Imperium war vorgezeichnet. Dann erfolgte von der Basis der Normandie aus die Eroberung Englands und die Konsolidierung eines Reiches beidseits des Kanals. Der Verfasser beginnt mit dem Kapitel «Einheimische und auswärtige Könige Englands im 11. Jahrhundert», es folgen sieben weitere Kapitel: Normannenherrschaft auf dem Kontinent, Die Eroberung Englands durch Herzog Wilhelm II, König beidseits des Kanals, Der Absolutismus der Erben, zwei Kapitel Dynastischer Sieg über den Zufall, Dynastische Kämpfe auf Kosten des Reichs, schliesslich «Wirkung – Zur Bedeutung der anglo-

normannischen Periode in Englands Geschichte». Das alles wird behandelt auf der Basis einer umfassenden Verwendung der Quellen-Editionen und der bestehenden Spezialarbeiten. Die Forschung lässt sich mit Hilfe der Zeitschrift «Anglo-Saxon England», Cambridge, seit 1972 verfolgen. Die grösste innenpolitische Leistung Wilhelms war die Durchführung der Domesday-Umfrage in England, die als Ergebnis das Domesday Book ergab, eine Meisterleistung in der Geschichte der Staatsverwaltung der Welt. In Wilhelms Sohn Heinrich I. (1100–1135) gewann England den Mann, der «das Regieren zu einer Kunst erhoben ..., das Anglonormannische Reich praktisch neu begründete.» Sein Enkel Heinrich II. erweiterte es dann durch Einverleibungen nach Norden bis Schottland, nach Süden bis zu den Pyrenäen unter Einschluss von mehr als der Hälfte Frankreichs. Er schuf ein Grossreich, das – was methodisch naheliegend wäre – zu einem Vergleich mit der deutschen Kaiserpolitik jener Epoche Anlass geben könnte, wozu Jäschke hofft, einige Materialien geliefert zu haben. «Die Konsolidierung des Königstums gelang, weil es trotz dem Machtzuwachs anglonormannischer Familien keine institutionalisierte Mitherrschaft im Sinne des angelsächsischen *witenagemots* mehr gab.»

Die Königsherrschaft fusste rechtlich auf Erbvorstellungen; hingegen war entscheidend ihre Durchsetzung, wie schon der Beiname «der Eroberer» zu erkennen gibt. Der bedeutende Jurist Henricus de Bracton (Mitte 13. Jahrhundert) ging davon aus, dass die Könige seiner Zeit gerade nicht die Erben der angelsächsischen Herrscher waren. Hingegen liess der Chronist der «Historia regum Britanniae» Galfried von Monmouth (1136/1139) König Arthur «bald als Gründer der vereinigten englischen Nation erscheinen». Jäschke kommentiert: «Das Anglonormannische Reich hatte hierfür die Voraussetzungen geschaffen.»

Zürich *Max Silberschmidt*

Norbert von Xanten, Adliger-Ordensstifter-Kirchenfürst. Festschrift zum 850. Todestag. Hg. von Kaspar Elm. Köln, Wienand, 1984. 357 S., 109 Abb., 11 Farbtafeln.

Bei dem hier anzuzeigenden schön ausgestatteten Band handelt es sich um eine Reihe von Aufsätzen, die zusammen mit einer Ausstellung aus Anlass des 850. Todestages des Gründers des Prämonstratenserordens, Norbert von Xanten, von der Katholischen Kirchgemeinde St. Viktor in Xanten in Auftrag gegeben worden sind. Der Vorsteher des katholischen Pfarramts St. Willibrord in Ward bei Xanten, Alfons Alder, schildert darin den Heiligen als rheinischen Adeligen und Kanoniker an St. Viktor in Xanten (ca. 1089–1116), der Berliner Historiker Franz J. Felten seine Entwicklung vom Wanderprediger zum Kirchenfürsten (1118–1126), der Eichstätter Historiker Stefan Weinfurter schildert Norbert als Reformkanoniker und Stifter des Prämonstratenserordens und der Freiburger Mediävist Berent Schwineköper als Erzbischof von Magdeburg (1126–1134). Aus diesen Arbeiten ergibt sich ein Bild (gezeichnet vom Berliner Mediävisten und Ordensforscher Kaspar Elm) von einem trotz guter Vorbedingungen letztlich im Unterschied zu seinem Zeitgenossen Bernhard von Clairvaux, dem Stifter des Zisterzienserordens, unintellektuellen Mann, der denn auch kein eigenes literarisches Werk hinterlassen hat (s. den Beitrag des Ordenshistorikers W. M. Grauwen über die Quellenlage), der sich aber auch nicht mit der Stiftung eines Ordens begnügte, sondern nach einem hohen Reichsamt, dem Erzbistum Magdeburg, strebte. Daraus ergaben sich Differenzen zu seinem eigenen Orden, die letztlich auch die späte Heiligsprechung (1582), eine spät einsetzende ikonographische Überlieferung (geschildert von Renate Stahlheber) und eine gewisse Heimatlosigkeit Norberts (s. die Ausführungen des Ordenshistorikers

Ludger Horstkötter über die Niederlassungen am Niederrhein und in Westfalen und diejenigen Kaspar Elms über das Nachleben Norberts in Magdeburg und Xanten) zu erklären vermögen.

Freiburg i. Ü. *Kathrin Tremp-Utz*

Die Zähringer. Eine Tradition und ihre Erforschung. Hg. von KARL SCHMID. XIV, 258 S., Abb. *Die Zähringer. Anstoss und Wirkung.* Hg. von HANS SCHADEK und KARL SCHMID. Bearbeitet von JAN GERCHOW. XX, 476 S., Abb. Sigmaringen, Thorbecke, 1986.

Seit 1891 die Geschichte der Herzöge von Zähringen von Eduard Heyck erschien, wurde kein umfassendes Buch zu diesem Thema veröffentlicht. So greift man mit Spannung zu den beiden Bänden, die anlässlich der grossen Zähringerausstellung in Freiburg im Breisgau erschienen sind. Der eine Band umfasst die Beiträge einer Ringvorlesung an der dortigen Universität vom Sommer 1984; die Zähringer werden in ihrer dauernden Auseinandersetzung mit andern Adelsfamilien gezeigt. Auch als durch den Tod des letzten Zähringers nach einem Jahrhundert der direkte Bezug zu dieser Familie obsolet wurde, nutzten die Erben die Zähringertradition in ihrem eigenen Interesse, und dies eigentlich bis heute. Der zweite Band ist der eigentliche Katalog zur Ausstellung mit über 400 Gegenständen, von denen 250 auch im Bild wiedergegeben werden. Neu gezeichnete Karten stellen den Bezug zur Landschaft her. Das Buch ist in seiner Vollständigkeit ein kaum zu überbietendes Verzeichnis aller Gegenstände, die am Hofe der Zähringer selbst oder deren Umkreis entstanden sind, oder die in den folgenden Jahrhunderten bis heute vom Nachleben der «Zähringeridee» künden.

Beide Bände dürften auf viele Jahre hinaus die massgebende Würdigung und Neubewertung der Zähringergeschichte und -tradition bleiben.

Zürich *Boris Schneider*

KLAUS HERBERS, *Der Jakobskult des 12. Jahrhunderts und der «Liber Sancti Jacobi», Studien über das Verhältnis zwischen Religion und Gesellschaft im hohen Mittelalter.* Wiesbaden, Steiner, 1984. 252 S., Abb. (= Historische Forschungen Bd. 7).

Neben der Jerusalem- und der Romwallfahrt war jene nach Santiago de Compostela sicher die bedeutendste mittelalterliche Pilgerfahrt. Der Jakobskult entstand im 8. Jahrhundert und führte wohl erst zur Entdeckung der Grabstätte in Nordspanien. Pilgerfahrten nach Santiago sind schon seit der Mitte des 10. Jahrhunderts überliefert. Der Kult blühte sodann im ausgehenden 11. Jahrhundert im Zusammenhang mit der Kreuzzugsbewegung und der Reconquista stark auf. Bei der hier anzuzeigenden Berliner Dissertation von 1980 handelt es sich aber weniger um eine Darstellung der Jakobsverehrung im Hochmittelalter, obwohl Titel und Untertitel dies vermuten lassen und der Autor im 3. Kapitel «Fragestellung, Methode und Gliederung der Studie» (S. 48–57) diese Zielsetzung auch ausdrücklich postuliert. Im Zentrum der Arbeit steht der *Liber Sancti Jacobi,* insbesondere der sog. *Codex Calixtinus.* Diese aus fünf Teilen bestehende Kompilation stammt aus dem zweiten Viertel des 12. Jahrhunderts. Über weite Strecken des Buches diskutiert der Verfasser nun den Forschungsstand über die Handschrift (S. 13–47) und die Verfasserfrage (S. 58–107). Dies ist zwar verdienstvoll, der Leser fühlt sich aber getäuscht. Der Kompilator stammte vermutlich aus Frankreich (vgl. dazu auch Anhang 1, S. 199–203); möglicherweise kam er aus dem Umkreis der Kanonikerreform. Dies mag

seinen Rückgriff auf die angebliche Verfasserschaft Papst Calixts II. erklären. Unbestritten ist dabei die legitimierende Wirkung dieser Fälschung. Die Auswahl der Mirakel (meistens erleben Angehörige des niederen Adels die Wunderkraft des hl. Jakob) und die Aufnahme des Pseudo-Turpin in die Kompilation lässt an ein ritterliches Zielpublikum denken. Zu kurz kommt jedoch in dieser Studie das fünfte Buch des *Liber Sancti Jacobi:* der mittelalterliche Pilgerführer, der zum Verhältnis von Gesellschaft und Religion mindestens so viel aussagt wie die anderen vier Teile der Kompilation.

Bern *Andreas Meyer*

STEFAN SONDEREGGER, *Schatzkammer deutscher Sprachdenkmäler. Die Stiftsbibliothek St. Gallen als Quelle germanistischer Handschriftenerschliessung vom Humanismus bis zur Gegenwart.* St. Gallen, Ostschweiz Druck und Verlag; Sigmaringen, Thorbecke, 1982. 225 S. (Bibliotheca Sangallensis, Bd. 7).

Mit Recht gilt die St. Galler Stiftsbibliothek als «Schatzkammer» der Altgermanistik. Der verdiente Zürcher Germanist Stefan Sonderegger zeichnet hier die Geschichte der wissenschaftlichen Bemühungen um die «altteutschen» St. Galler Texte nach. Dabei spannt er den Bogen von Vadian und Tschudi über Johannes von Müller, Schilter, Herder und Adelung bis zu den Forschern des 20. Jahrhunderts. Geistige Höhepunkte einer Beschäftigung mit der St. Galler Überlieferung lagen bei Jacob und Wilhelm Grimm, obwohl es den Begründern der wissenschaftlichen Germanistik nie vergönnt war, St. Gallen und seine Schätze zu besuchen, sowie bei Karl Lachmann. Auch die Arbeiten anderer Philologen der Grimm-Zeit werden eingehend gewürdigt; ebenso wird die Rolle des Freiherrn von Lassberg als Mittler und Sammler betont. Die Forschungsgeschichte von der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts bis zur Gegenwart wird leider nur noch kurz skizziert und beschränkt sich vorwiegend auf bibliographische Angaben. Den Schluss bilden zwanzig Abbildungen aus Handschriften und zur Forschungsgeschichte sowie ein Personen- und Handschriftenregister. Sondereggers Buch schliesst sich gut an seinen 1970 in der selben Reihe erschienenen Überblicksband *Althochdeutsch in St. Gallen* an.

Freiburg i. Ü. *Victor Bieri*

MARIE-MADELEINE COMPÈRE, *Du collège au lycée (1500–1850). Généalogie de l'enseignement secondaire français.* Paris, Editions Gallimard/Julliard, 1985. 286 p. (Coll. Archives, 96).

Conformément à l'esprit de cette collection, une grande place est accordée aux documents pour leur pouvoir illustratif ou leur valeur de jalons chronologiques. Cependant, le souci de synthèse n'est pas absent: la démarche de l'auteur consiste, sur près de quatre siècles, en une étude de l'évolution du modèle initial forgé au début du XVIe siècle. Ainsi, l'étude des nouvelles structures scolaires se fait de façon globale à travers l'examen des programmes, de l'organisation interne des collèges, sans négliger l'aspect politique, les modifications institutionnelles et sociologiques ainsi que les forces de résistance émanant tant du personnel enseignant que des parents et des élèves.

L'approche d'une étude si vaste n'a pas manqué de poser des problèmes de périodisation; l'auteur les a résolus en renonçant aux repères politiques comme base d'une chronologie en raison de leur inadéquation à l'inertie de l'institution scolaire. Il lui a semblé plus judicieux de diviser son étude en deux grands volets: de 1500 à 1675, il est question de la construction de l'édifice scolaire, et de 1675 à 1850, de sa

«désagrégation»: l'auteur traite pour cette seconde période du recul des collèges et de la perte de leur monopole qui se traduit par la chute de la courbe des effectifs en raison de l'apparition, vers 1680, des écoles de charité. Au XVIIIe siècle, ce recul sera accentué encore par l'autonomie grandissante des répétiteurs privés. Cette seconde période est encore caractérisée par l'étude des conflits entre l'école laïque et l'école confessionnelle, différend qui sera sanctionné en 1850 par la loi Falloux qui marquera le début d'une ère nouvelle pour les collèges et la fin du rêve étatique de monopole de l'enseignement.

Vuadens *François Genoud*

ROBERT JÜTTE, *Obrigkeitliche Armenfürsorge in deutschen Reichsstädten der Frühen Neuzeit. Städtisches Armenwesen in Frankfurt am Main und Köln,* (Kölner Historische Abhandlungen), Köln/Wien: Böhlau, 1984. Bd. 31.

Am Beispiel des protestantischen Frankfurt am Main und des katholischen Köln sucht Robert Jütte die Prinzipien obrigkeitlicher Armenfürsorge in Reichsstädten des 16. und des ersten Jahrzehnts des 17. Jahrhunderts herauszuarbeiten. Durch die Wahl dieser beiden Städte, kurz begründet in Teil 1, sollen die jeweiligen Gemeinsamkeiten der Armenpolitik genauso hervortreten können wie die konfessionell bedingten Sonderungen. Dem entspricht die Anlage der ganzen Untersuchung.

Ihre Ergebnisse lauten: nicht wie früher stand ein vorhandenes Bedürfnis im Vordergrund, sondern die tatsächliche Bedürftigkeit des Notleidenden. Sie wurde geprüft. Öffentliche Hilfe wurde aber auch dann nur sachlich und zeitlich befristet erteilt und nur in dem Masse, als der Betreffende und dessen Familie sich nicht selbst helfen konnte. Dabei hatten nur einheimische Arme Anspruch auf Versorgung durch die Stadtgemeinde. Mit diesem Ausschluss Fremder wurde im 16. Jahrhundert ein Prinzip begründet, das bis zum 19. Jahrhundert galt. Städtische Armenpolitik knüpft zunächst an an alte Einrichtungen; doch nun werden sie je länger je mehr zentral zusammengefasst, die Finanzmittel konzentriert, die Armen registriert und planmässig zur Arbeit angeleitet, ja gezwungen. Lokale Gegebenheiten und politische Rücksichtnahmen erweisen sich dabei als wesentlich stärker als konfessionelle Zugehörigkeit. Und selbst da ist das Erbe des Humanismus in der Praxis gewichtiger als theologische Gegensätze. Aus ihm erwächst Zunahme öffentlicher Verwaltung und Erziehung. Städtische Armenpolitik zielte auf Bewahrung der öffentlichen Ordnung und - meist unausgesprochen - der gesellschaftlichen Machtverteilung. Dafür zahlte man den Preis einer erheblichen Ausdehnung der öffentlichen Verwaltung. Paternalistisches Denken rechtfertigte dabei die vom Magistrat getragene Wohlfahrtspolitik, deren einzelne Massnahmen dahin wirkten, Arme zu Gehorsam, Fleiss, Arbeitsdisziplin, Demut und Bescheidenheit zu erziehen. In der Ablehnung von Faulheit und Müssiggang und der Erziehung zur Arbeit war man sich quer durch alle weltanschaulichen Lager einig. In diesem Sinne erweist sich die städtische - und später staatliche - Armenpolitik neben Militär und grosser Unternehmung als hochbedeutsam für die Sozialdisziplinierung im Sinne Gerhard Oestreichs.

Auf der Grundlage eines umfassenden Quellen- und Literaturstudiums, versehen mit zahlreichen Abbildungen und Tabellen, hat Robert Jütte eine gediegene Untersuchung vorgelegt. Sie wird künftig bei allen Arbeiten zur Geschichte der Sozialpolitik heranzuziehen sein. Leider erfolgt keine ausdrückliche Auseinandersetzung mit dem Buch von Thomas Fischer, Städtische Armut und Armenfürsorge im 15. und 16. Jahrhundert (= Göttinger Beiträge zur Wirtschafts- und Sozialgeschichte Bd. 4), Göttingen 1979. Sie wäre deswegen so wichtig gewesen, weil dann Schattenseiten dieser obrigkeitlich gesteuerten Sozialisationsprozesse hätten erörtert werden müs-

sen. Angesichts von massenhafter Arbeitslosigkeit, von Ratlosigkeit und Unfähigkeit zu rechtem Nichtstun mögen einen damalige Enscheidungen frösteln machen. Könnte es nicht sein, dass damals bestehende Alternativen unsere heutigen Lösungen sind?

Ettlingen/Baden *Ekkehard Westermann*

*L'Etat baroque. Regards sur la pensée politique de la France du premier XVII*e siècle. Textes réunis sous la direction d'HENRY MECHOULAN. Etude liminaire d'EMMANUEL LE ROY LADURIE. Préface d'ANDRÉ ROBINET. Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1985. 504 p.

Cet ouvrage, qui fourmille d'idées et de matériaux de réflexion, est composé de dix-sept études regroupées méthodiquement par chapitre. Emmanuel Le Roy Ladurie et Joël Cornette nous apportent tout d'abord des réflexions sur le fonctionnement de la monarchie classique et sur ce phénomène qu'est l'Etat baroque, nourri de tensions, d'oppositions et de rejets et qui opère à son profit une irrésistible cristallisation.

Les fondements théoriques de l'Etat font l'objet d'études de Mmes Duccini et Cottret (l'Etat dans les pamphlets au moment des Etats généraux de 1614; l'opposition entre le politique et le sacré). MM. Courtine et Sève examinent à ce sujet l'héritage scolastique et le discours juridique.

Mmes Charles-Daubert et Bedos-Rezak abordent les problèmes du «libertinage érudit» et de la tolérance envers la minorité juive; M. Prévot développe l'opposition de la raison contre l'Etat, et M. Cottret s'attache à éclairer l'ambassade d'Effiat en Angleterre au moment du mariage de Charles Ier et d'Henriette-Marie de France (1624–1625).

Le chapitre de la propagande nous permet de décrypter la circulation d'informations dans le discours politique et l'expression figurée avec Mmes Duccini, Fogel et Reinbold, cependant que M. Clair étudie les gazettes et l'information au quotidien.

Enfin un chapitre final nous livre la vision du monde telle qu'elle se reflète dans cette immense littérature. Les contributions dues à Mme Duccini, et à MM. Méchoulan et Tollet débouchent ainsi sur d'étonnantes perspectives: la perception de la société française mais aussi des Etats étrangers est déformée à un point qui nous paraît aujourd'hui tout à fait extraordinaire. La réalité est reconstituée pour entrer dans le cadre imaginaire de l'Etat baroque, système qui trouve sa cohérence dans le caractère absolu du pouvoir et dans une centralisation fondée sur la personne quasi divine du monarque.

Paris *Ivan Cloulas*

BERND ROECK, *Reichssystem und Reichsherkommen. Die Diskussion über die Staatlichkeit des Reiches in der politischen Publizistik des 17. und 18. Jahrhunderts.* Stuttgart, Steiner, 1984. 191 S. (Beiträge zur Sozial- und Verfassungsgeschichte des alten Reiches Bd. 4)

Es ist nicht die Schuld des Rezensenten, wenn mit einiger Verspätung und zudem nur kurz hier eine von Hans Schmidt betreute Dissertation angezeigt wird, die im Wintersemester 1979/80 bereits von der Philosophischen Fakultät der Universität München angenommen worden ist, deren Drucklegung jedoch verschiedene Umstände lange verzögert haben. Der Schwerpunkt der Untersuchung liegt zwischen der Mitte des 17. und der Mitte des 18. Jahrhunderts. In einem ersten Teil untersucht der Verfasser «Das Verfassungsbild der Reichspublizistik» (S. 1–74) und rückt

dabei Pufendorf in den Mittelpunkt. Der zweite Teil ist den «Funktionen des Reichsherkommens im Systema Imperii» (S. 75–126) gewidmet. Kulpis, Spener, Thomasius Struve, Goebel, J. J. Moser sind hier die wichtigsten Quellen. Der dritte Teil (S. 127–150) handelt über «Funktionen des Reichsherkommens und der Vorstellung eines ‹Systema Imperii› in der Reichspolitik», über die Zusammensetzung des Reichstages (S. 130f.), über die Errichtung der hannoverschen Kurwürde (S. 132f.), «Reichsherkommen als Grundlage des Reichstags – Zeremoniells» (S. 144ff.) u.ä. Die gründliche Studie darf auf das Interesse all derer rechnen, die an der Geschichte des Reiches im 17. und 18. Jahrhundert interessiert sind.

Freiburg i. Ü. *Heribert Raab*

GEORGE FENWICK JONES, *The Salzburger Saga. Religious Exiles and Other Germans Along the Savannah.* Athens, University of Georgia Press, 1984. 209 p.
Detailed Reports on the Salzburger Emigration Who Settled in Amerika... Ed. by Samuel Urlsperger. Vol. VI. (1739) transl. and ed. by GEORGE FENWICK JONES and RENATE WILSON; Vol. VII. (1740) transl. and ed. by GEORGE FENWICK JONES and DON SAVELLE. Athens, University of Georgia Press, 1981 und 1983.

Der Germanist Jones begleitet in seiner *Salzburger Saga* Pietisten auf dem Weg aus dem Hoheitsbereich des Salzburger Bischofs in ihre Ansiedlung im nordamerikanischen Staat Georgia, genannt «Ebenezer» (gegründet 1734). Das in erzählendem Ton gehaltene Buch basiert u.a. auf den tagebuchartigen Berichten des geistigen Führers der Kolonisten und seines Stellvertreters, J. M. Boltzius und I. Ch. Gronau, deren Edition Jones betreut. Sie geben reichen Aufschluss insbesondere über die Geschehnisse im Innern der Siedlung. Intensive Nachforschungen in Archiven, die durch zahlreiche Sprachprobleme in der Namensforschung erschwert wurden, ermöglichten es Jones, der *Saga* eine Namensliste der Bewohner von Ebenezer beizufügen. Der Autor stellt die materiellen und religiösen Geschicke der von Malaria geplagten Ansiedlung dar. Er beschreibt den Anteil, den verschiedene Bevölkerungsgruppen wie etwa die «Indentured Servants» aus dem Rheinland an der Entwicklung der Kolonie hatten, und die Rolle, die einzelne Persönlichkeiten darin spielten, sowie die Beziehungen zu nahen Siedlungen wie etwa Purysbury bis zum Unabhängigkeitskrieg. Nach dem Einbruch der Revolution, so Jones, verlor Ebenezer allmählich seinen Zusammenhalt: Die Integration in die englischsprachige Umwelt und in eine grossräumigere, Sklaven einsetzende Wirtschaftsstruktur begann.

Bern *Béatrice Ziegler-Witschi*

MICHAEL G. MÜLLER, *Die Teilungen Polens 1772. 1793. 1795.* München, Beck, 1984. 133 S.

Nach verschiedenen Publikationen zur russischen und polnischen Geschichte im Rahmen der europäischen Geschichte der Zeit des Siebenjährigen Krieges und des Vormärz legt der Giessener Osteuropa-Historiker Michael G. Müller eine knappe, sehr gedrängte Arbeit über die Teilungen Polens vor, die bisher von der deutschen Historiographie «kaum zu den *grands thèmes* der europäischen Geschichte» gezählt und als ein nur «europäisches Ereignis im engeren Sinne» gesehen worden seien (S. 7). In der Einleitung beleuchtet er deshalb die «Teilungen Polens als Problem der europäischen Geschichte» und zeigt auf, «dass hier das ganze Europa direkt oder indirekt in ein Geschehen einbezogen war, dessen Wirkungen die politische Struktur des Kontinents verändert haben» (S. 7). Der Vorgeschichte, die er mit dem grossen Nordischen Krieg beginnen lässt, dem Verlauf und der Wirkungsgeschichte folgt ein ausführlicher Abschnitt über «Kontroversen und Forschungsprobleme», in

dem die beiden Thesen von der «Eindämmung Russlands» und vom «selbstverschuldeten Untergang der Republik» diskutiert und «Die Teilungen Polens als Problem der deutschen Geschichte» erörtert werden. Dem Ziel, «historiographisch zu vermitteln» (S. 11), eher abträglich sind dabei das Schlagwort von der «negativen Polenpolitik» Preussens (S. 9, 22, 44 u.ö.) und Rundschläge gegen die deutsche Historiographie, die borussische mit ihrem «im Innersten anti-polnischen Affekt» und die von dieser immer noch beeinflusste neuere mit ihrem «konventionellen Desinteresse an der Aufarbeitung derjenigen Ursachenzusammenhänge, durch welche auch die deutsche Geschichte mit den Teilungen Polens und ihren Wirkungen verbunden ist» (S. 10f.; vgl. S. 80ff.). Die informative, anregende und mit vielen Literaturverweisen versehene Arbeit ist ein wertvoller historiographischer Überblick für den des Polnischen und Russischen nicht mächtigen deutschprachigen Historiker.

Freiburg *Albert Portmann*

Friedrich Gilly 1772–1800 und die Privatgesellschaft junger Architekten. Hg. von Museum Berlin Internationale Bauausstellung Berlin 1987, Berlin, Arenhövel, 1984. 263 S.

Der gut illustrierten und von Hella Reelfs ausführlich kommentierten Präsentation der Architekturentwürfe Gillys gehen vier Aufsätze voraus, die sich mit der zeitgenössischen Wirkung Gillys und seiner Bedeutung für die Moderne auseinandersetzen.

Rolf Bothe zeichnet die Bewertung Gillys in der kunst- und bauhistorischen Forschung nach. Da der mit 28 Jahren verstorbene Gilly ein bedeutendes Werk in Entwürfen, aber kaum Bauten, hinterlassen hatte, war er dem 19. Jahrhundert fast ausschliesslich als genialer Lehrer Schinkels bekannt. Unzählige Kopien nach seinen Entwürfen durch Kolbe, von Alten und Schinkel bis hin zu Leo von Klenze zeigen aber seine tatsächliche, entscheidende Rolle im endgültigen Bruch mit der Architektur des 18. Jahrhunderts. Die Ablösung vom Historismus – unter dessen Bannstrahl Gilly als Lehrer Schinkels schliesslich gefallen war – rückte ihn um die Jahrhundertwende ins Interesse der Architekten, die nun in der Zeit Gillys eine im Bruch mit der Vergangenheit der eigenen Zeit verwandte sahen. Die Radikalität seiner Entwürfe scheint dem Werk eines Scharoun oder Mendelsohn unmittelbar Pate zu stehen.

Der Patenschaft Gillys für die Moderne ist eigens der Beitrag von Fritz Neumeyer «Eine neue Welt entschleiert sich – Von Friedrich Gilly zu Mies van der Rohe» gewidmet.

Werner Oechslin setzt sich in seinem Essay «Friedrich Gillys kurzes Leben, sein ‹Friedrichsdenkmal› und die Philosophie der Architektur» mit der Herausbildung architektur-philosophischer Kategorien – besonders der der Synthese – auseinander. Aus dieser Sicht bedeuten die Entwürfe Gillys zum Friedrichsdenkmal 1797 die programmatische Wendung zu einer Architektur, die die allgemeinen Inhalte von Sittlichkeit, nämlich das den Menschen gesamtheitlich Betreffende, berührt.

In einem weiteren Beitrag analysiert Wolfgang Hoffmann mögliche geometrische Proportionierungen in Plänen Gillys.

Insgesamt bietet der Katalog einen ausgezeichneten Einblick in die architekturgeschichtlichen Umwälzungen, die der radikale Klassizismus Gillys vollzogen hat. Die grosse Faszination, die vom Werk Gillys und von seinem Mythos ausgeht, zeigt sich darin, dass sein Erbe zuerst von Schinkel, dann apologetisch sowohl von der nationalsozialistischen Architektur wie für die internationale Moderne etwa Mies van der Rohes gleichermassen beansprucht wird.

Zürich *Kurt Zangger*

WOLFGANG ALTGELD, *Das politische Italienbild der Deutschen zwischen Aufklärung und europäischer Revolution von 1848.* Tübingen, Niemeyer, 1984. 401 S. (Bibliothek des deutschen Historischen Instituts in Rom, Bd. 59).

In dieser an der Universität Passau eingereichten Dissertation wird der Versuch unternommen, das Italienbild der Deutschen anhand von Reisebeschreibungen, politischer Literatur und Tagespresse nachzuzeichnen. Das vom Autor durchgearbeitete umfangreiche Material ist beeindruckend. In 6 chronologischen Kapiteln - Zeit bis zum Wiener Kongress, Phase der Carbonaria, die Zwanziger Jahre, die Dreissiger Jahre, 1840–1846, die nationalen Erhebungen - referiert Altgeld mittels zahlreicher (gelegentlich auch überbordender) Zitate und Hinweise die jene Ereignisse betreffenden Kommentare deutscher Autoren. Es zeigt sich in diesen Texten indessen weniger ein Spiegelbild Italiens als vielmehr die facettenreiche politische Gedankenwelt der deutschen Publizisten.

Eine solcherart angelegte Untersuchung birgt nun allerdings etwelche methodische Probleme. So sind wir insbesondere mit verschiedenartigen analytischen und thematischen Ebenen konfrontiert, die unterschiedlichste historische und historiographische Dimensionen widerspiegeln. Sie reichen, vereinfacht ausgedrückt, von dem an sich mit Italien in keiner unmittelbaren Beziehung stehenden Bewusstsein der verschiedenen politischen Strömungen Deutschlands über die durch Kulturtraditionen und Vorurteile geprägte Rezeption des italienischen Geschehens bis zu der am heutigen Stand der italienischen Forschung gemessenen Kritik der Quellen und der Historiographie. Die in dieser Untersuchung unvermittelte und unreflektierte Mischung dieser Ebenen führt nun aber leider zu einer über weite Strecken schwer verständlichen Darstellung, in der weder die typischen Aspekte des Italienbilds der Deutschen - auch in bezug auf diese «Rezeptoren» wünschte man sich eine klarere Gliederung - noch deren von Vorurteilen oder von politischer Programmatik verfremdete Interpretation der italienischen Verhältnisse klar zutage treten.

Lausanne *Hans Ulrich Jost*

Die Deutschen und die Revolution. Hg. von MICHAEL SALEWSKI. Göttingen, Zürich, Muster-Schmidt, 1984. 447 S.

In diesem von dem Kieler Historiker M. Salewski herausgegebenen Sammelband sind 17 Vorträge aus drei Jahrestagungen der Ranke-Gesellschaft in Osnabrück (1980), Vierzehnheiligen (1981) und Augsburg (1982) vereinigt. «Die Unvoreingenommenheit und Weite der Analyse, die Ideologiefreiheit und Toleranz im historischen Urteil, das Bemühen, Geschichte zu verstehen: diese Rankeschen Tugenden auf das zunächst eher plakativ und pointiert wirkende Konstrukt ‹Die Deutschen und die Revolution› anzuwenden, war», nach Salewskis Einleitung, «eine der Absichten der drei Tagungen» (S. 10). Dem Herausgeber ist zuzustimmen, wenn er die vorgelegte Bilanz «unbefriedigend» nennt (S. 30). «Es ist eher eine Teilbilanz, und sie wird sich gegenrechnen lassen müssen - das ist ihr Sinn» (S. 30). Von den siebzehn Vorträgen können auf dem knappen zur Verfügung stehenden Raum nur einige, denen besonderes Gewicht zukommt, genannt, nicht rezensiert, werden. E. Naujoks, Die Rezeption der Französischen Revolution in Süddeutschland, besonders im deutschen Südwesten bis 1799 (S. 70–105); M. Salewski, Der Freiherr vom Stein und die Französische Revolution (S. 106–127); M. Botzenhart, Die Verfassungsfrage in der Revolution von 1848/49 (S. 206–227); H. Hürten, Amtskirchen und Kirchenvolk in der deutschen Revolution von 1918/19 (S. 360–378). - W. Grabs hinreichend bekannte Thesen (S. 128–153) von der Gedankentiefe der «demokratischen Sozialordnung» und revolutionären Potenz der deutschen Jakobiner, an die

heute wieder angeknüpft werden müsse, gewinnen wenig durch ständige Wiederholung. Und K. Dederkes Deutung der Revolution von 1918 als einer «Lohnbewegung, die mit dem Begriff des Sozialismus verbrämt wurde» (S. 30), wird auch weiterhin heftig bestritten werden.

Freiburg i. Ü. *Heribert Raab*

DIETER DÜDING, *Organisierter gesellschaftlicher Nationalismus in Deutschland (1808–1847). Bedeutung und Funktion der Turner- und Sängervereine für die deutsche Nationalbewegung.* München, Oldenbourg, 1984. 357 S. (Studien zur Geschichte des neunzehnten Jahrhunderts, Bd. 13).

«Organisationen greifen ein» überschrieb der amerikanische Historiker George L. Mosse in seinem 1976 in deutscher Übersetzung erschienenen Buch «Die Nationalisierung der Massen» seine Darstellung der Aktivitäten der Turn-, Gesangs- und Schützenvereine seit den Befreiungskriegen. Was Mosse im grossen Zusammenhang nur skizzieren konnte, wird hier bei Düding aufgrund einer breit angelegten Analyse mit Hilfe empirisch-systematischer und komparativischer Untersuchungsmethoden bestätigt, vertieft und ausgeweitet. Die leicht überarbeitete Kölner Habilitationsschrift von 1981 geht von der grundlegenden Einsicht aus, «daß die deutsche Nationalbewegung eine gesellschaftliche Bewegung war, die im wesentlichen aus verschiedenen Organisationen (Vereinigungen) mit nationaler Tendenz bestand» (S. 1), was natürlich den Einfluss führender Köpfe der politischen Publizistik auf die Bewegung nicht ausschliesst, auch wenn hier auf die traditionelle, individualisierende Untersuchungsmethode bewusst verzichtet wird, da darüber vergleichsweise viele Forschungsbeiträge vorliegen, während die systematische Erforschung der Massenbewegungen vernachlässigt blieb. Im Mittelpunkt der Untersuchung steht neben der «die Nationalbewegung in ihrer *ersten* Entwicklungsphase nicht unwesentlich repräsentierenden frühen Turnbewegung» die vormärzliche Sänger- und vormärzliche Turnbewegung, welche die *zweite* Entwicklungsperiode der nationalen Bewegung stark prägte, was ermöglichte, «vermittels einer *komparativistischen Analyse,* nicht nur das Gleichbleibende, sondern auch das sich Wandelnde an den genannten Merkmalen und damit an der deutschen Nationalbewegung in der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts herauszuarbeiten und zu benennen» (S. 5). Abgestützt auf eine beeindruckende Fülle von zum Teil bisher unbekanntem Quellenmaterial, analysiert der Autor, immer auch unter Berücksichtigung anderer nationaler Bewegungen (der Deutschkatholiken, der Polenvereine, des Press- und Vaterlandsvereins), die beiden mitgliederstärksten, langlebigsten und territorial am weitesten verbreiteten Massenbewegungen der Turner und Sänger, ihre organisatorisch-formalen Strukturelemente (Vereinsämter, Vereinsorgane), ihr lokales, regionales und nationales öffentliches Auftreten, ihre territoriale Verbreitung, ihre soziale Zusammensetzung, ihre national-rituellen Ausdrucksformen und die Gemeinsamkeiten wie Verschiedenheiten ihrer politischen Zielsetzungen. Der Verfasser kommt dabei zum Schluss, dass gerade die veränderte Organisations-, Kommunikations- und Sozialstruktur sowie die Formen ihrer öffentlichen Selbstdarstellung wesentliche Voraussetzungen einer wirkungsmächtigen Nationalbewegung geschaffen haben. – Wer sich künftig mit der Turner- und Sängerbewegung der 1. Hälfte des 19. Jahrhunderts beschäftigt, wird um dieses grundlegende Werk nicht herumkommen.

Freiburg *Albert Portmann*

ROLF PETER SIEFERLE, *Fortschrittsfeinde? Opposition gegen Technik und Industrie von der Romantik bis zur Gegenwart.* München, Beck, 1984. 301 S.

Das vorliegende Buch, entstanden im Rahmen eines Forschungsprojekts an den Universitäten Essen und Frankfurt, das die Sozialverträglichkeit verschiedener Energiesysteme zum Gegenstand hat, geht von der These aus, «dass die Technikkritik seit dem 19. Jahrhundert als Reaktion auf die Zertrümmerung der altständischen Gesellschaft entstand und daher als Versuch zu begreifen ist, die mit der Entstehung des Industriesystems verbundenen Umwälzungen intellektuell zu bewältigen» (Vorwort S. 7f.). Sieferle versteht seine Arbeit «als Versuch, in groben Umrissen den Prozess der Zivilisationskritik zu rekonstruieren und ihn in den Zusammenhang mit sich bildenden Mustern sozialer Stabilisierung zu stellen» (S. 28).

Eine erste Oppositionsbewegung gegen den vom Absolutismus und von der Aufklärung seit dem späten 17. Jahrhundert betriebenen Prozess der Modernisierung, Rationalisierung und Autonomisierung sieht Sieferle von der Romantik ausgehen. Die Romantik kritisiert an der ökonomischen und politischen Liberalisierung, Modernisierung und Industrialisierung vor allem die Verflachung und Entseelung des Lebens. Aus der Romantik - Organismusgedanke, Achtung vor der Geschichte - kommen entscheidende Impulse zum Schutz der historischen Denkmäler und der Naturdenkmäler. Romantische Kritik an den depravierenden Effekten der Industrialisierung wird weitgehend vom utopischen Frühsozialismus übernommen. Keinen Platz mehr für die Romantik sieht Sieferle in «einer Welt aus Dampf und Eisen» (S. 105).

«Die Transformation des romantisch-antiindustriellen in den progressiv-antikapitalistischen Protest, also die paradigmatische Umorientierung vom Ideal einer ‹guten alten Zeit› zum Fortschritt und zur Zukunftsgesellschaft» sieht Sieferle im Sozialismus vollzogen (S. 126). Obwohl die Industrialisierung gerade für die Proletarier anfänglich katastrophale Folgen hatte und heftig bekämpft wurde (z. B. von den ‹Maschinenstürmern›), werden Technik und Industrie nach der Mitte des 19. Jahrhunderts als materielle Grundlagen des Fortschritts begrüsst. Die Symbiose von Arbeiterbewegung und moderner Technik gelingt; als Hemmnis der technisch-industriellen Entwicklung erscheint immer mehr der Kapitalismus. In der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts, die etwa mit den Weltausstellungen ein Bild der Technikbegeisterung und des Fortschritts bietet, werden dann jedoch die ersten grösseren Folgen der Industrieproduktion und der Bevölkerungsagglomeration in den Städten - Abfallbeseitigung, Grundwasserverseuchung, Luftverschmutzung - sichtbar.

Der Nationalsozialismus schliesslich nimmt, wie Sieferle in einem der am besten geschriebenen Kapitel seines Buches zeigt, «die konservative Utopie im Blut- und Boden-Mythos auf, formulierte sie rassentheoretisch, antisemitisch und letztlich auch technokratisch um, so dass sie zur Legitimation einer Praxis verwandt werden konnte, die im totalen Krieg und im Völkermord kulminierte. Die Kritik daran konnte im Grunde nur noch von links kommen» (S. 224).

Das Buch erschliesst keineswegs historisches Neuland, wenn es auch auf den ersten Blick so scheinen mag. Die Daten und Fakten, auf denen es aufbaut, die Quellen aus denen es schöpft, die Entwicklung, die zu schildern es sich zur Aufgabe macht, sind bekannt. Interessant und anregend, gelegentlich auch zum Widerspruch herausfordernd, ist jedoch die Art und Weise wie die Entwicklungslinien gezogen sind und ein Gesamtbild, sicher manchmal vereinfacht, entworfen ist. Manche Formulierungen, die sehr suggestiv wirken, wären vielleicht besser vermieden worden. Missverständlich ist es z. B. Joseph Görres als den «katholischen Kritiker der Französischen Revolution und der Moderne» (S. 108) zu apostrophieren. Kritik an der Revolution äusserte Görres bereits lange vor seiner erst 1824 erfolgten Reversion zur

katholischen Kirche. S. 112: weshalb wird Joseph Maria von Radowitz als «preussischer Junker» vorgestellt? Dennoch, trotz dieser und anderer kleinerer Verbesserungswünsche, die hier nicht vorgebracht werden sollen, alles in allem ein geistreiches und anregendes Buch, das dem Historiker empfohlen werden kann und seinen Platz in der Diskussion behaupten wird.

Freiburg i. Ü. *Heribert Raab*

LIONEL GOSSMANN, *Orpheus philologus. Bachofen versus Mommsen on the Study of Antiquity.* Philadelphia, American Philosophical Society, 1983. 89 p. (Transactions of the American Philosophical Society, vol. 73, part. 5, 1983).

Gossmann beschreibt in seinem anregenden und zugleich wissenschaftsgeschichtlich informativen Essay die Kritik Johann Jakob Bachofens (1815–1887) an Theodor Mommsen und ordnet diese in die grösseren geistesgeschichtlichen Zusammenhänge ein. Bachofen war wie Nietzsche und Jacob Burckhardt einer der grossen Aussenseiter des 19. Jahrhunderts, die den zunehmenden Positivismus in der Altertumswissenschaft kritisierten. Der erfolgreiche Mommsen verkörperte für Bachofen, der 1844 seine Professur aufgegeben hatte, alles, was er ablehnte: die Moderne, Preussen, den wissenschaftlichen Grossbetrieb, Verfassungsgeschichte, modernisierende politische und wirtschaftlich orientierte Geschichtsschreibung sowie Faktenhuberei. Bachofens visionäre Schau des Altertums stand zwar in der Tradition von Boeckhs Kritik am Formalismus der philologischen Schule, ging aber sehr viel weiter. Einerseits führte seine einfühlende Methode zu falschen Konstruktionen wie etwa der These vom Mutterrecht; andererseits kann man wie Gossmann Bachofens Kritik am Positivismus die Sympathie nicht versagen.

Windisch *Beat Näf*

Handbuch der Geschichte Russlands. Bd. 3: *Von den autokratischen Reformen zum Sowjetstaat (1856–1945).* Hg. von G. SCHRAMM. Stuttgart, Anton Hiersemann, 1984. 1008 S. (Lieferung 1–13).

Das auf drei Bände (in mindestens fünf dicken Büchern) angelegte Handbuch der Geschichte Russlands, dessen erste Lieferung 1976 erschienen ist (vgl. SZG 27, 1977, S. 579), ist noch immer nicht abgeschlossen. Während in Band 1 seit längerer Zeit nur noch die Darstellung des 16. Jahrhunderts aussteht und Band 2 gemächlich voranschreitet, ist in den letzten Jahren der dritte Band schnell vorangekommen (vgl. SZG 31, 1981, S. 240; 32, 1982, S. 367f.). Der ausführliche chronologische Durchgang von 1856 bis 1945 ist vollständig erschienen, und der zweite Teil, der systematisch wichtige Teilaspekte behandeln wird, soll bald folgen. Ein Team meist jüngerer Tübinger und Freiburger Fachleute um den Herausgeber, den Freiburger Osteuropa-Historiker Gottfried Schramm, hat das ungewöhnlich geschlossene Konzept recht konsequent realisiert. Die einzelnen Kapitel beginnen mit einer konzisen Übersicht über die Grundzüge der Epoche, ergänzt durch eine Zeittafel, es folgt der weiter untergliederte Darstellungsteil, der die wichtigsten Perioden bzw. Entwicklungsstränge im Detail behandelt, zum Schluss werden einige ausgewählte Interpretationen und aktuelle Kontroversen diskutiert. Reiche Literaturangaben machen das Handbuch für sich schon zu einem wertvollen Hilfsmittel der Forschung.

Die einzelnen Abschnitte des 1000 Seiten umfassenden Teilbandes können nicht im einzelnen besprochen werden. Sie sind im ganzen gesehen vorzügliche, eigenständige Forschungsarbeiten, sowohl die kompetente Darstellung der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts durch Dietrich Beyrau, Manfred Hildermeier und Heinz-Dietrich

Löwe, wie die kollektiv verfassten Kapitel über die Jahre 1904–1918 und die differenzierte Schilderung der Sowjetzeit durch Heiko Haumann, Gottfried Schramm und Bernd Bonwetsch. Alle Beiträge arbeiten den Forschungsstand auf, wobei auch sowjetische Beiträge ernst genommen werden. Daraus resultiert eine sorgfältig abwägende Darstellung der in Wissenschaft und Politik heiss umstrittenen Geschichte des spätzaristischen Russland und der Sowjetunion, eine Fülle von westlichen und sowjetischen Klischeevorstellungen werden kritisch hinterfragt. Auch eigenwillige, meist auf Forschungsarbeiten der Autoren oder ihres Kreises fussende Akzente sind nicht selten. Auf Einzelheiten der Interpretation kann ich nicht eingehen, doch scheinen mir die grossen Opfer, die die sowjetische Entwicklungsdiktatur forderte, nicht immer deutlich genug hervorzutreten. Für manche wichtige Bereiche wie die demographische Entwicklung oder die Nationalitätenfrage wird auf die systematischen Kapitel verwiesen, obwohl die angesprochenen Probleme für das Verständnis der einzelnen Epochen sehr wichtig sind. Dass im übrigen auch bei einem Werk, das von einem eng kooperierenden Forscherteam verfasst worden ist, keine Einheitlichkeit der Darstellung und Interpretation zu ereichen ist, erscheint als selbstverständlich und nicht unbedingt als Nachteil. Wer sich ernsthaft mit der Geschichte des spätzaristischen Russland und der frühen Sowjetunion, wie sie sich in der aktuellen wissenschaftlichen Diskussion darstellt, beschäftigen will, kann am 3. Band des Handbuchs der Geschichte Russlands nicht vorbeigehen.

Köln *Andreas Kappeler*

ELMAR L. KUHN, *Industralisierung in Oberschwaben und am Bodensee.* Band 1 *Beiträge,* Band 2 *Daten und Literatur.* Friedrichshafen, Kreisarchiv, 1984. 852 S. (Geschichte am See Bd. 24).

Unter gleichmässiger Benützung der Quellen von hüben und drüben und mit vielen Zahlen aus leider oft nicht übereinstimmend aufgebauten Statistiken erhalten wir ein vergleichendes Wirtschaftsbild aus dem Bodenseeraum. Auffallend sind die grossen Auf und Ab in Friedrichshafen, denen gegenüber selbst Kurven für Arbon flach verlaufen. So verbindend der See auch in touristischer, kultureller oder anderer Hinsicht ist, so fällt doch auf, wie wenig Bedeutung das Grenzgängerproblem hier im Gegensatz zu Schaffhausen–Singen oder dem Raume Basel oder Zurzach hat. Im Raume Vorarlberg–Rheintal besteht es unter dem Gesichtswinkel Konkurrenz.

Die vielen Bilder aus Ansichten, Plakaten und Werbeschriften zeigen anschaulich eine hundertjährige Entwicklung. Obwohl schwarzweiss im Offsetverfahren wiedergegeben, sind sie ausgezeichnet geraten.

Zürich *Hans Herold*

YVES LAMBERT, *Dieu change en Bretagne. La religion à Limerzel de 1900 à nos jours.* Paris, Le Cerf, 1985. 432 p.

Une paroisse de Bretagne, Limerzel (1500 habitants en 1900, moins de 1200 aujourd'hui), fournit le cadre de cette étude de sociologie religieuse. Restée en état de quasi-chrétienté jusqu'en 1958, elle connaît une chute importante de la pratique dominicale (de 99% à environ 35 à 40%). Tout naturellement le livre s'ordonne en deux volets: la «civilisation paroissiale» d'une part, la nouvelle manière d'être chrétien d'autre part. L'articulation porte précisément sur l'effondrement du catholicisme traditionnel dont la conception totalisante est très bien perçue. «Au rythme

des cloches», l'Eglise accompagnait l'individu du berceau à la tombe. La vague de fond des années 1960 est provoquée par une nouvelle conception du monde dans le sillage de la technique et de la science, mais aussi de Vatican II. Précisément, le mérite de ce livre est de ne pas ignorer le «peuple de Dieu» et de présenter un christianisme réinterprété en partie par la masse. Cette histoire vivante et attachante de Limerzel mérite d'être lue. Elle a la saveur du récit, tout en gardant la rigueur de l'analyse.

Porrentruy *Bernard Prongué*

MAX HASTINGS, *Unternehmen Overlord. D-Day und die Invasion in der Normandie 1944.* München, Jugend und Volk, 1984. 394 S., Abb., Karten.

Wird mit dem vorliegenden Werk die Literaturfülle über die grösste amphibische Landungsoperation der Alliierten während des Zweiten Weltkrieges nochmals um ein Buch erweitert, mag sich der Leser fragen. Nein, nicht nur, muss die Antwort lauten. Hastings, Historiker und jahrelanger Kriegsberichterstatter, beschreitet neue Wege und kommt zu Erkenntnissen, welche sich in der bisherigen Literatur nicht finden. Die minutiöse Schilderung von Vorbereitung und Durchführung des Unternehmens Overlord bis zum endgültigen Durchbruch im August 1944 zeigt nicht einfach einen überwältigenden Triumph der Alliierten. Hastings macht klar, dass die deutschen Truppen - ebenso wie die deutsche Bewaffnung - den Alliierten fast immer überlegen waren, wenn einigermassen gleiche Voraussetzungen vorlagen. Nur die quantitative Überlegenheit sowie die absolute See- und Luftherrschaft führten seiner Ansicht nach schliesslich zum Sieg. Es wird deutlich, dass die mangelnde Kriegserfahrung der alliierten Soldaten und ihrer Führer Grund für viele Rückschläge und das zögernde Vorankommen war. Daneben weist der Verfasser darauf hin, dass persönliche Rivalitäten unter der Generalität und mangelnde Kooperationsbereitschaft der einzelnen Heeresteile (z. B. zwischen Luftwaffe und Heer) zu unnötigen alliierten Verlusten geführt haben.

Hastings hat für sein Buch brieflich und mündlich mit Hunderten von direkt am Feldzug Beteiligten Kontakt gehabt. Seine Darstellung umfasst somit nicht nur die Optik der Generalität, sondern der Leser wird durch die einzelnen Erlebnisberichte hautnah ins mörderische Kampfgeschehen hineingeführt. Trotz diesen Einzelepisoden bleibt der Überblick über das Gesamtgeschehen stets gewahrt. Anschauliches Bild- und Kartenmaterial bilden eine wertvolle Ergänzung des Textes.

Hastings, der zuletzt für seinen Bericht über den Krieg um die Falklandinseln zu hohen Ehren gekommen ist, legt hier tatsächlich eine aussergewöhnliche, leicht lesbare und trotzdem niveauvolle Darstellung von Overlord vor.

Bachenbülach *Christian Vetsch*

Sous la direction de MAURICE VAÏSSE, *8 mai 1945: La victoire en Europe. Actes du colloque international de Reims, 1985.* Lyon, La Manufacture, 1985. 458 p. (Collection l'histoire partagée).

11 novembre 1918, 8 mai 1945. Le rapprochement s'impose de lui-même. La même issue, à la même guerre. Aussi, très vite va-t-on baptiser l'acte signé à Reims d'armistice comme celui de Rethondes, alors qu'il s'agit bien de tout autre chose. Mais, en réalité, ce n'est ni la même guerre, ni les mêmes vainqueurs, ni la même attente. Car après les effroyables tueries et l'interminable attente des tranchées, novembre 1918 fut vraiment le printemps du monde, la fin non pas d'une guerre, mais de la guerre. Mai 1945, c'est un soulagement, entre l'accablement et la crainte.

L'ouverture des camps de concentration apporte la preuve que ce conflit n'a pas été seulement sanglant mais qualitativement différent de tous les autres. La destruction délibérée de populations civiles a, pour la première fois, constitué un but de guerre. L'agresseur, par sa démesure et sa folie, a dressé contre lui une alliance contre nature. Les difficultés de la paix commencent donc dès avant la fin des hostilités.

Autour de la signature de la capitulation de Reims, un colloque réuni dans la même ville, du 6 au 8 mai 1985, a tenté d'analyser l'état des opinions publiques, les buts de guerre des belligérants, l'engrenage des malentendus et des suspicions réciproques. Mais la capitulation elle-même mérite son histoire, puisque le texte de l'acte qui est signé le 7 mai 1945, à 2h.41 du matin, dans une modeste salle d'école, n'est pas conforme aux projets adoptés depuis l'été 1944, et que la cérémonie sera répétée le surlendemain à Berlin pour tenir compte des Russes. La décision allemande a été précipitée par le suicide du Führer. Mais elle a aussi été précédée de tentatives de tractation des derniers dirigeants du IIIe Reich, qui en direction de l'Est, qui de l'Ouest. Les chefs de la Wehrmacht, de leur côté, s'efforcent, dans les derniers jours, moins de périr tête haute que de mettre la population allemande à l'abri du bolchévisme et de tomber du bon côté, c'est-à-dire de celui des Occidentaux.

La vingtaine de contributions, qui réunit parmi les meilleurs spécialistes de la guerre en France, Allemagne fédérale, Grande-Bretagne et Suisse, fait donc le point sur nos connaissances et sur les questions que pose la fin de la guerre en Europe. Des communications brèves et bien documentées. Un ouvrage utile.

Genève *Jean-Claude Favez*

Konrad Adenauer e Alcide De Gasperi: due esperienze di rifondazione della democrazia. A cura di U. Corsini e K. Repgen. Bologna, Il Mulino, 1984. 400 p. (Annali dell'Istituto storico italo-germanico, Quaderno 15).

L'Institut historique italo-allemand de Trente a saisi l'occasion du trentième anniversaire de la mort du grand homme d'Etat italien pour publier les actes d'une semaine d'études tenue sous ses auspices en 1979, qui avait pour thème le rôle de Konrad Adenauer et d'Alcide De Gasperi dans le renouveau de la démocratie en Allemagne et en Italie après 1945. Le parallélisme de la situation des deux pays au lendemain de la guerre, la similitude des expériences antérieures des deux hommes (leur première rencontre remonte à 1921!) disent l'intérêt historiographique d'une telle approche comparative. Trois contributions traitent spécifiquement de l'engagement européen de ceux que l'on appelle, avec Robert Schuman, «les Pères fondateurs» de l'Europe. Dans une étude très stimulante, Umberto Corsini montre que l'européisme de De Gasperi s'enracine dans une pensée internationaliste, d'inspiration chrétienne profonde, dont les origines remontent aux années de formation vécues au sein de ce grand ensemble supranational qu'était l'Empire austro-hongrois. Du confessionalisme étroit et nostalgique de la période viennoise, la pensée européenne de De Gasperi évolua vers la vision pluraliste d'une Europe ouverte aux apports de la culture libérale et socialiste qui caractérise son engagement pour l'unification du vieux continent dans le deuxième après-guerre. C'est à l'automne 1948 que se situe, selon Pietro Pastorelli, le tournant «européen» de la politique extérieure italienne lorsque que le président du Conseil annonça la disponibilité de son pays à collaborer à l'édification «d'une Europe unie dans la liberté et dans la démocratie». Traitant de la politique européenne d'Adenauer, Winfried Baumgart souligne l'«importance centrale» de la menace du «colosse russe» dans les choix européens du premier chancelier de la République Fédérale Allemande. L'Europe unie n'était-elle à ses yeux que ce rempart contre le communisme destiné à favoriser

l'intégration définitive de l'Allemagne de l'Ouest à l'Occident chrétien? L'auteur remarque à juste titre qu'après l'échec de la C.E.D. en 1954, le chancelier donna la priorité à l'alliance avec les Etats-Unis avant d'accepter, dès 1959, l'axe privilégié avec Paris que lui proposait le général de Gaulle.

Genève *Philippe Chenaux*

WOLFGANG BRAUNFELS, *Die Kunst im Heiligen Römischen Reich IV. Grenzstaaten im Westen und Süden. Deutsche und romanische Kultur.* München, C. H. Beck, 1983. 416 S., Abb.

In der breit und umfassend angelegten Kunstgeschichte des Abendlandes des in München wirkenden Kunsthistorikers Wolfgang Braunfels verrät der Titel «Die Kunst im Heiligen Römischen Reich» ein neues Konzept: Bekanntes und Unbekanntes wird von dieser historisch-topographischen Plattform aus neu erschlossen, verbunden und gewertet. Das Werk ist auf acht Bände angelegt, welche die drei Themenkreise: Die Räume (I–III), Die Grenzen (IV und V), Die Zeiten (VI–VIII) umfassen sollen.

Im Band IV: Grenzstaaten im Westen und Süden. Deutsche und romanische Kultur, ist der mittlere Teil – zwischen Elsass-Lothringen-Oberrhein und Tirol – der Schweiz gewidmet. Einem historischen Überblick folgt die Darstellung der Kunstwerke in den Grenzen der 13örtigen Eidgenossenschaft von der karolingischen Zeit bis zur Renaissance im Rahmen der drei Kräftefelder: Bischofssitze, Klöster, Stadtstaaten der Schweiz. Den Schöpfungen der Architektur, Plastik und Malerei wird – wie im ersten und dritten Teil – ein dem qualitativen und historischen Stellenwert entsprechender Raum zugebilligt.

Von wenigen lässlichen Sünden abgesehen, z. B. Biel am Neuenburgersee S. 214, Wappen der Adelsfamilien anstatt Ämter im Kreis um die Zürcher Scheibe S. 219/Umschlag, sind die Zitate und Daten zuverlässig, die Beurteilungen und Einordnungen massvoll und ausgewogen. Mit Interesse erwarten wir die vier folgenden Bände.

Zürich *Fritz Hermann*

MICHEL MORINEAU, *Pour une histoire économique vraie.* Lille, Presses universitaires de Lille, 1985. 513 p.

S'il y a quelque chose de plaisant à revoir des vieilles connaissances, il est en revanche désagréable de ne pas retrouver immédiatement la date de la première rencontre; et il en va ainsi pour les articles rassemblés dans ce volume, qui ne portent malheureusement pas tous le lieu et la date de leur première publication.

Ces articles aussi fameux que divers s'égrènent sur une vingtaine d'années, et pourtant «la dispersion cache l'unité», comme le relève Michel Morineau dans une savante préface.

L'unité vient non seulement de la méthode, classique s'il en est, mais aussi de la personnalité de l'auteur qui, méfiant face aux trop grandes généralisations, vérifie dans le menu les limites des synthèses trop rapidement conçues. Rassembler des articles n'est pas nécessairement faire une concession à une certaine mode, dans ce cas c'est surtout une façon de faire le point sur une démarche, sur une idée de concevoir son sujet.

Les travaux de Michel Morineau, dont nous apprécions avec tant d'autres l'alacrité, nous permettent de mieux comprendre sa pensée et son souci de véracité.

Genève *Dominique Zumkeller*

GEORG SIMMEL, *Les problèmes de la philosophie de l'histoire. Une étude d'épistémologie.* Introduit et traduit de l'allemand par RAYMOND BOUDON. Paris, PUF, 1984. 244 p. (Collection «Sociologies»).

Fallait-il rééditer les *Problèmes de la philosophie de l'histoire* de Simmel? Oui, sans doute, car telle quelle, l'œuvre a représenté un jalon marquant dans l'historiographie contemporaine et notamment en Allemagne. Et si l'œuvre a été sans doute plus souvent commentée et critiquée que réellement lue, on sait, depuis la publication de *La philosophie critique de l'histoire* de R. Aron l'importance qu'il faut lui accorder, en particulier la pertinence de sa critique du positivisme à la Ranke - ou selon les termes de Simmel de la «position réaliste en histoire» - et l'élaboration de la notion fondamentale de compréhension en histoire.

De plus, cette édition que nous présente aujourd'hui R. Boudon, dans une importante introduction, constitue, à ma connaissance, la première traduction française des *Problèmes,* traduction «moderne» en quelque sorte, puisque Boudon a voulu la débarrasser de ses fioritures kantiennes et, pour cela, elle mérite encore d'être signalée.

Mais que peut trouver aujourd'hui l'historien dans cette œuvre de philosophe de la connaissance et que la seule lecture du titre suffirait à condamner définitivement à l'enfer de sa bibliothèque, à reléguer sur les rayons obscurs et poussiéreux des livres consacrés, par distraction, à la métaphysique? D'autant que R. Boudon le précise explicitement, ce ne sont pas les historiens eux-mêmes, mais les «producteurs» et «consommateurs» des sciences sociales qu'il entend engager de la sorte. Curieuse exclusion de l'histoire d'un territoire qu'elle n'a cessé de revendiquer au titre justement de sa critique du positivisme historique!

Et ce n'est pas non plus comme un «monument archéologique», lequel retiendra assurément l'intérêt des historiens des sciences sociales et de l'histoire confondues, que l'œuvre nous est proposée, mais comme une étude d'épistémologie, utile, sinon nécessaire, à la sociologie d'aujourd'hui pour l'aider à sortir de l'impasse dans laquelle elle s'est engagée depuis la dernière guerre. Entendez que la réédition qui nous est offerte n'est pas innocente puisqu'elle a été conçue comme une réaction contre tous les dogmatismes que représenterait la littérature sur le changement social, le développement ou la modernisation.

En fait, c'est la défense de la tradition anglo-saxonne de «l'individualisme méthodologique», sophisme par ailleurs absent de la pensée simmelienne, mais à laquelle il entend rattacher les *Problèmes*[1], que consacre, en particulier ici, R. Boudon. Or aussi largement posé, le propos mériterait plus qu'une simple recension critique.

Sans aucun doute, on lira, ou relira, avec profit le livre de Simmel, en gardant toutefois en mémoire ces mots de R. Aron à propos de ces théories relativistes de l'histoire telles celle de Simmel: «Elles ne sont ni vraies, ni fausses, mais plus ou moins riches et profondes».

1 A ce propos, on signalera que l'ouvrage de Simmel n'a été traduit en anglais qu'en 1977 seulement et que Simmel vient de faire l'objet d'une courte étude de D. FRISBY, *Georg Simmel,* Londres, E. Horwood Ltd. and Tavistock Publ. Ltd., 1984. 161 p. (Key Sociologists).

Berne *Bertrand Müller*

Land und Reich, Stamm und Nation. Probleme und Perspektiven bayerischer Geschichte. Festgabe für Max Spindler zum 90. Geburtstag. Hg. von ANDREAS KRAUS. München, Beck, 1984. Bd. 1: *Forschungsberichte Antike und Mittelalter.* 485 S., Abb. / Bd. 2: *Frühe Neuzeit.* 481 S., Abb., / Bd. 3: *Vom Vormärz bis zur Gegenwart.* 613 S.

Max Spindler (28. November 1894 bis 9. April 1986) von 1946 bis 1959 Professor für bayerische Geschichte an der Universität München, Anreger und Herausgeber einer vierbändigen bayerischen Landesgeschichte, erhielt zu seinem 90. Geburtstag eine dritte Festschrift in drei Bänden. Wie der Herausgeber Andreas Kraus, zweiter Nachfolger von Spindler, andeutet, gliedern sich diese Beiträge um drei Themenkreise: Bayern als Teil eines grösseren Ganzen in der deutschen Geschichte, Aspekte eigentlicher Landesgeschichte in den Bereichen Siedlung, Sprache, Kultur, Recht und Verfassung und Ertrag landesgeschichtlicher Forschung für die allgemeine wie für die regionale Geschichte.

Eine solche Fülle von Beiträgen auch nur annähernd zu würdigen übersteigt die Raummöglichkeiten der Zeitschrift und die Fähigkeit des Rezensenten. Aus den 80 Beiträgen wählen wir einige aus, die durch ihren grundsätzlichen Charakter über die Grenzen der Landesgeschichte hinausweisen. Helmut Dotterweich, Historiker und Bearbeiter historischer Programme im Fernsehen, geht dem Problem der geschichtlichen Darstellung im Fernsehen nach (Geschichte im Fernsehen. Überlegungen zum Programm, zur Bedeutung des Erzählerischen, zur Rolle der Landesgeschichte und zum Verhältnis von Wissenschaft und Medium, Bd. 1, 175–188). Er stellt eine Enthaltsamkeit der Geschichtswissenschaft gegenüber dem Fernsehen fest und führt dies auf die Verschiedenheit des Ausgangspunktes zurück. Während das Fernsehen vom Einzelphänomen ausgehen muss, bündelt der Geisteswissenschaftler die Einzelphänomene und bringt sie «auf den Begriff». Dotterweich beklagt die mangelnde Reaktion von Historikern auf die Darstellung historischer Stoffe im Fernsehen. «Es fehlt sowohl an Stimulation als auch an Korrektur.» – Heinrich Lutz(†) geht in einem instruktiv ausgewogenen Beitrag der Sonderrolle Bayerns in der deutschen Geschichte nach, sowohl in kulturgeschichtlicher wie in politischer Perspektive (Bayern und Deutschland seit der Reformation. Perspektiven, Bilder und Reflexionen, Bd. 2, S. 1–19.). – Der Beitrag von Thomas Nipperdey (Der deutsche Föderalismus zwischen 1815 und 1866 im Rückblick, Bd. 3, S. 1–18) zeichnet sich durch souveräne Kraft der Synthese und Sichtbarmachung allgemeiner Zusammenhänge aus. – Heribert Raab (München im Vormärz. Bemerkungen zum gesellschaftlichen und geistigen Leben nach den Tagebüchern des Schweizer Studenten Josef Gmür 1844–1846, Bd. 3, S. 157–186) weist hin auf die schweizerische Studentenkolonie (Greith, Segesser u.a.) in München und ihre Verbindung zu Joseph Görres und den Beziehungen des Hauses Görres zur Schweiz. Insbesondere aber bringt er Auszüge aus den diesbezüglichen Tagebuchaufzeichnungen des St. Gallers Josef Gmür (1821–1882), des Gründers des Schweizerischen katholischen Studentenvereins. – Ein letzter Hinweis noch auf den anregenden, doch das Thema keineswegs erschöpfenden Aufsatz von Friedrich Sengle: Goethe und Sachsen-Weimar-Eisenach. Zu der Frage, was das Genie dem Kleinstaat verdankte (Bd. 2, S. 357–367).

Luzern *Victor Conzemius*

MARIANNE BUTTIGIEG-JAKLIN, *Malta. Mit Gozo, Comino und Cominotto.* Zürich, Artemis, 1983. 207 S., Abb. (Artemis-Circerone, Kunst- und Reiseführer).

Dieser Band erscheint in einer für die anspruchsvollere Klientele bestimmten Reihe, ist reich (allerdings im Unterschied zu den Berlitz-Führern nur schwarzweiss)

bebildert. Die Akzente liegen einmal auf der reichen und wirklich einzigartigen prähistorischen Kultur, dann wieder auf dem Vierteljahrhundert der Herrschaft des Malteserordens. Ein besonderes Kapitel ist den Dorfkirchen Maltas gewidmet. Der sehr sorgfältig gearbeitete Führer überlässt allerdings den Leser etwa von der Mitte des 19. Jahrhunderts an sich selber. So bleibt die spektakuläre, aber erst nach 1950 errichtete Kuppel der Kirche von Xewkija auf Gozo ebenso unerwähnt wie die den Hafen dominierende Notre Dame de Lourdes von Mgarr. Schweizerische Leser mag es interessieren – und deshalb sei es nachgetragen – dass man in der Kathedrale von Mdina ganz unverhofft auf das Grabdenkmal des aus Malta stammenden Fabrizio Testaferrata stösst, der von 1803–1816 als päpstlicher Nuntius in der Schweiz wirkte. Eine kleine Korrektur zu S. 59: das Opernhaus in La Valetta wurde natürlich in dem grosse Bombardierungsjahr 1942 (nicht 1945) zerstört.

Zürich *Peter Stadler*

HINWEISE – AVIS

Das Germanische Nationalmuseum in Nürnberg

Das Germanische Nationalmuseum in Nürnberg geht auf die Anregung der deutschen Geschichtsvereine zurück, aber auch auf den Sammler Freiherr Hans von und zu Aufsess, der seine prachtvollen Bestände zur Verfügung stellte, so dass 1852/53 die erste Ausstellung eröffnet werden konnte. Wenige Jahre später bezog das Germanische Nationalmuseum das ehemalige Kartäuserkloster und erlebte eine stetige Entwicklung. Erbe der spätromantischen Verklärung der Vergangenheit war der Name, germanisch als Überhöhung von deutsch, Nationalmuseum als Haus der Schätze der im Deutschen Bund vereinigte Stämme.

Da das Haus trotz fortlaufenden Ergänzungsbauten die Fülle des Sammlungsgutes nicht mehr beherbergen kann, wurde vor kurzem mit der Errichtung eines Zusatz-Baues begonnen, der die führende Stellung dieses Museums verstärken wird, und dies auch bezüglich des äusseren Erfolgs, zählte man doch z.B. 1985 über 400 000 Besucher. Dies kommt nicht von ungefähr, da das Germanische Nationalmuseum neben den traditionellen Beständen mit faszinierenden Ausstellungen auf sich aufmerksam macht. 1986 war es die Schau «Nürnberg 1300–1550, Kunst der Gotik und Renaissance», zuerst im Metropolitan Museum of Art in New York gezeigt, dann in Nürnberg, begleitet von einem künstlerisch und wissenschaftlich gewichtigen Katalog. Für die nächsten Jahre sind folgende Ausstellungen geplant: 1987 Die Zeit der Völkerwanderung – 1988 Judenpogrome – 1989 Die Französische Revolution und Deutschland – 1990 Der Deutsche Orden – 1992 Das Zeitalter der Entdeckungen. Für 1992 ist die Eröffnung des Neubaus vorgesehen. Die erfolgreiche Zusammenarbeit mit dem Metropolitan Museum in New York wird 1989 fortgesetzt mit einer Ausstellung über die kunstsinnige Familie Schönborn; diese aus dem Rhein-Lahn-Kreis stammende Adelsfamilie verlegte im 17. Jahrhundert ihren Schwerpunkt nach Franken, wo mehrere Kirchenfürsten sehr bedeutende Politiker und Kunstförderer waren. Ihre Kirchen und Schlösser zeugen davon in Bamberg, Pommersfelden, Gaibach, Werneck, Würzburg, Bruchsal. Die böhmische Linie stellte noch vor 1900 den Erzbischof von Prag. Auskünfte: Germanisches Nationalmuseum, Kornmarkt 1, D-8500 Nürnberg, Telefon (0911) 20 39 71.